

BALISES

DOSSIER

IA

Le grand bluff

MÉDIAS

Faire vivre l'esprit critique sur YouTube

LITTÉRATURE

***Les Lettres de Lumière*
d'Alice Babin**



Bibliothèque publique
d'information
Centre Pompidou



ÉDiTo

Ce numéro 14 de *Balises*, le magazine de la Bpi, relève un nouveau défi : vous parler de l’intelligence artificielle, l’IA, en évitant l’impasse manichéenne entre fascination et menace. Notre dossier central convoque le monde de la recherche, l’approche environnementale, l’histoire littéraire et l’univers scolaire. Imbriquées les unes dans les autres, toutes ces dimensions de l’IA sont façonnées par l’intelligence humaine et peuvent tout en même temps englober l’humain, le manipuler ou l’émanciper... L’envers de l’IA nous ramène toujours vers la place donnée à l’intelligence et dont relève l’esprit critique.

Comment usons-nous encore de l’esprit critique ? Sur YouTube, il est plus que jamais nécessaire, tant les algorithmes de recommandation – encore des IA – peuvent autant favoriser la désinformation que les informations fiables. En partenariat avec Universcience, *Balises* ausculte l’usage de l’esprit critique par les Français et Françaises dans leur rapport à l’information et la science, quand la génération des 15-24 ans tire 78 % de ses sources d’information d’Internet, loin devant la télévision, la presse écrite ou la radio ! Découvrez alors Eurêkoi, guide bienvenu dans cette déferlante d’informations : des bibliothécaires répondent à vos questions avec des sources toujours pertinentes et vérifiées,

parfois inédites, et vous donnent des conseils culturels qui sortent du flot des algorithmes et de leurs éventuels biais commerciaux.

Ou finalement, laissez-vous porter vers des horizons ouverts, la poésie mise en musique par Pierre Boulez, les lettres manuscrites d’Alice Babin, les *Outsiders* sur grand écran, ou les artistes exposé-es au Centre Pompidou. Autant de chemins de traverse qui mènent à la diversité fondamentale des intelligences humaines non réductibles aux algorithmes, nos intelligences créatives, artistiques, émotionnelles. Tous ces chemins ne se croisent-ils pas dans ce lieu indépendant, encyclopédique, et ouvert à la multitude humaine, qu’est la Bpi, au cœur de l’exposition-hommage de Wolfgang Tillmans ?

Au moment où la bibliothèque se ferme, à Beaubourg, et avant qu’elle ne s’ouvre au Lumière, dans le 12^e arrondissement de Paris, lisez *Balises* : monde en petit qui s’emboîte dans une Bpi qu’Alice Babin voit comme « une sorte de monde entier, sous un toit commun ». Nous vous attendons nombreux-ses dans notre future « maison commune ».

Christine Carrier, directrice de la Bpi



Bpi / Claire Mlneur, 2025 - Illustration partiellement générée par IA

SOMMAIRE

MÉDIAS

- 4 Faire vivre l’esprit critique sur YouTube
- 6 Médias, science et politique : radiographie d’une crise de confiance

ARTS

- 8 Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait
La beauté fragile des bibliothèques
- 10 Paris Noir
De l’expérience migratoire à l’émancipation artistique et politique
- 12 Au-delà du genre : Suzanne Valadon, une artiste féministe ?

CINÉMA

- 14 Le cinéma à la marge des genres
- 16 Adieu Sauvage, à la recherche de l’amour perdu
- 18 **IA, LE GRAND BLUFF (DOSSIER)**
- 20 Daniel Andler : l’IA est bluffante, mais loin d’être intelligente
- 22 IA, espoir ou menace environnementale ?
- 24 Quand les machines prennent la plume
- 26 L’IA en classe : une intégration réfléchie

MUSIQUE

- 28 La poésie dans l’œuvre de Pierre Boulez

LITTÉRATURE

- 30 *Les Lettres de lumière* d’Alice Babin

JEUX-VIDÉO

- 32 Industrie du jeu-vidéo : Game over ou Start again ?

REPLAY

- 34 2024, un monde sous tension
- 38 Entretien avec Anne-Lorraine Bujon

EN BIBLIOTHÈQUE

- 40 Eurêkoi : l’intelligence collective a réponse à tout

RETOURS

- 42 Dernières pages avant travaux

ACTUALITÉ

- 43 La Bpi déménage !



FAIRE VIVRE L'ESPRIT CRITIQUE SUR YOUTUBE

Géant mondial du streaming vidéo, YouTube est devenu un espace majeur de la diffusion des savoirs. Il regorge de chaînes de vulgarisation, telles que *La Tronche en Biais* et *Info ou Mytho ?*, qui ambitionnent d'éveiller l'esprit critique d'un large public. Une mission difficile, face aux limites imposées par les algorithmes de la plateforme, qui n'échappe pas à la désinformation ambiante.

Au milieu des années 2000, le déploiement de YouTube en France marque un tournant majeur dans la diffusion des savoirs. La plateforme d'hébergement de vidéos devient rapidement un nouvel espace de médiation scientifique et culturelle, accessible au grand public. Des vidéastes y expliquent des concepts, souvent complexes, dans des domaines aussi variés que les sciences, l'histoire, l'art ou le cinéma, participant ainsi à former l'esprit critique de celles et ceux qui les regardent.

L'esprit critique en format court et pop

En 2015, les éditions Milan lancent un format de courtes capsules vidéo animées qui décryptent l'actualité. La série « 1 jour 1 question », coproduite par France Télévisions, rencontre un important succès auprès des 8-12 ans. « On a vraiment marqué une génération d'enfants », raconte Marie-Anne Denis, directrice générale de Milan Presse. Sur YouTube, ces vidéos cumulent des millions de vues. La plateforme, qui souhaite alors promouvoir l'éducation aux médias auprès des plus jeunes, apporte son soutien à la chaîne. Rebaptisée *Info ou Mytho ?* en 2021, elle a pour objectif de renforcer l'esprit critique à l'âge du collège et de lutter contre la désinformation.

L'esprit critique est aussi le moteur d'un autre projet sur YouTube : *La Tronche en Biais*. Porté par Thomas C. Durand, biologiste de formation, il promeut la zététique, une méthode intellectuelle qui consiste à questionner les raisons pour lesquelles on croit ce que l'on croit. Le vidéaste confie que cette philosophie du doute « n'est pas un remède miracle, mais peut aider à apaiser les débats quand on n'est pas d'accord ». Vaccins, réchauffement climatique, médecines douces, astrologie : il s'agit de debunker, c'est-à-dire démystifier, les théories, les croyances et les idées reçues avec des preuves et des faits vérifiables.

Mise en scène dynamique, références pop, humour et pédagogie sont les principaux ingrédients de ces vidéos efficaces et attractives. Les premières vidéos de *La Tronche en Biais* jouent ainsi sur la théâtralité, avec un dialogue entre une marionnette et un professeur en blouse blanche. De son côté, Milan fait notamment appel à la vidéaste scientifique Valentine Delattre (Science de comptoir), pour incarner les codes de la plateforme. Thomas C. Durand souligne néanmoins la limite de l'exercice : « les formats courts sont très utiles pour vulgariser, mais on ne peut pas parler de choses complexes en quatre minutes, à un moment, il faut offrir du temps à une experte sur un format long. » Marie-Anne Denis ajoute : « les ados peuvent être séduits par les contenus, mais ne pas en retenir grand-chose. Nos fiches pédagogiques téléchargeables ont justement été créées pour que les contenus puissent être travaillés en classe avec un professeur. »

Algorithmes et désinformation

Les créateurs et créatrices d'*Info ou Mytho ?* et de *La Tronche en Biais* revendiquent une indépendance totale dans le choix de leurs sujets. Ils et elles se laissent guider par l'actualité politique et sociale, mais aussi par ce qui circule sur les réseaux sociaux. Cette liberté éditoriale est rendue possible grâce à la diversification de leurs sources de revenus (publications, conférences, etc.). En revanche, les vidéastes qui vivent exclusivement de la monétisation de leurs contenus (recettes publicitaires générées par YouTube) sont soumis-es à la politique de la plateforme. Lorsque YouTube juge qu'un sujet est sensible ou controversé, il peut décider de limiter, voire refuser la possibilité d'en tirer des revenus, même quand il s'agit de contenus éducatifs.

Face à la propagation des théories du complot sur les réseaux sociaux, Marie-Anne Denis observe que « tous les sujets sont devenus délicats. La première vidéo de la série *Mytho-théories*, "On n'a jamais marché sur la Lune", a subi des volées de commentaires complotistes alors qu'on pensait le propos acquis ! ». Thomas C. Durand fait le même constat en prenant exemple sur sa récente vidéo à propos des origines du Covid-19 : « la crise passée, je pensais que les gens se seraient calmés, mais pas du tout. » Cette confrontation avec une partie de l'audience, souvent complotiste, autour de controverses scientifiques implique une modération



Vignette d'une vidéo de *La Tronche en Biais* publiée sur YouTube

accrue des commentaires. Pour le vulgarisateur scientifique, « le principal danger pour la démocratie, c'est la polarisation du débat. Il faut tenter de désamorcer », plaide-t-il. C'est là, tout l'enjeu de « Ne nous fâchons pas ! » : « un format sur les idées qui énervent tout le monde », comme la *cancel culture*, le wokisme ou le complotisme.

Un milieu encore peu diversifié

En 2024, le Baromètre de l'esprit critique montre que 71 % des Français-es s'informent sur Internet, et 63 % des jeunes via les réseaux sociaux. En deux décennies, YouTube est devenu un espace majeur de démocratisation et d'accès à l'information. La chaîne *Info ou Mytho ?* dépasse ainsi largement sa cible initiale, à savoir les collégien·nes, au profit d'un public beaucoup plus vaste.

Cette démocratisation souffre néanmoins d'un manque réel de diversité. Le milieu de la vulgarisation en vidéo reste dominé par des hommes blancs éduqués, à l'image de leur audience. Un constat partagé par Thomas C. Durand : « le public ressemble a priori beaucoup à ceux qui font les contenus, la chaîne est regardée par 80 % à 90 % d'hommes, post-bac, plutôt issus des sciences dures. » La plateforme, pourtant récente, perpétue les stéréotypes de genre selon lesquels les femmes ne seraient légitimes que sur des thématiques dites « féminines », comme la beauté et le bien-être, quand la science serait réservée aux hommes. Le vidéaste reconnaît que c'est un vrai problème et plaide pour « renforcer la diversité et accorder aux femmes la place qu'elles méritent. Cela permettrait que le public soit plus vaste ». Plus largement, il plaide pour une pensée critique transdisciplinaire, enrichie de profils et de compétences variés, pour limiter, entre autres, les angles morts, les stéréotypes et les biais de discrimination inconscients.

« C'est la précarité du métier de youtubeur. Il est difficile de travailler de manière efficace avec des règles qui changent arbitrairement tous les six mois. »

Thomas C. Durand

© Thomas C. Durand

Les plateformes face à leurs responsabilités

Les réseaux sociaux (YouTube, Facebook, Instagram, TikTok) se sont aujourd'hui imposés dans le paysage médiatique. Mais ces nouveaux espaces d'information et de débat sont loin d'être neutres. En tant que filiales de Google ou Meta, ils font partie intégrante des GAFAM, entreprises détenues par une poignée de milliardaires qui imposent leurs règles et leurs intérêts. Les algorithmes sont d'ailleurs régulièrement accusés de favoriser la circulation de *fake news* et d'influencer l'opinion publique. Dès lors, comment faire vivre l'esprit critique sur des plateformes privées et commerciales ? « C'est la précarité du métier de youtubeur. Il est difficile de travailler de manière efficace avec des règles qui changent arbitrairement tous les six mois », explique Thomas C. Durand. Face à cette dérégulation du marché informationnel, décrite par le sociologue Gérald Bronner dans *La Démocratie des crédules* (2013), il est de la responsabilité de nos démocraties de garantir des espaces d'échanges communs, ouverts et pluralistes, respectueux de chaque individu.

Floriane Laurichesse, Juliette Panossian, Bpi

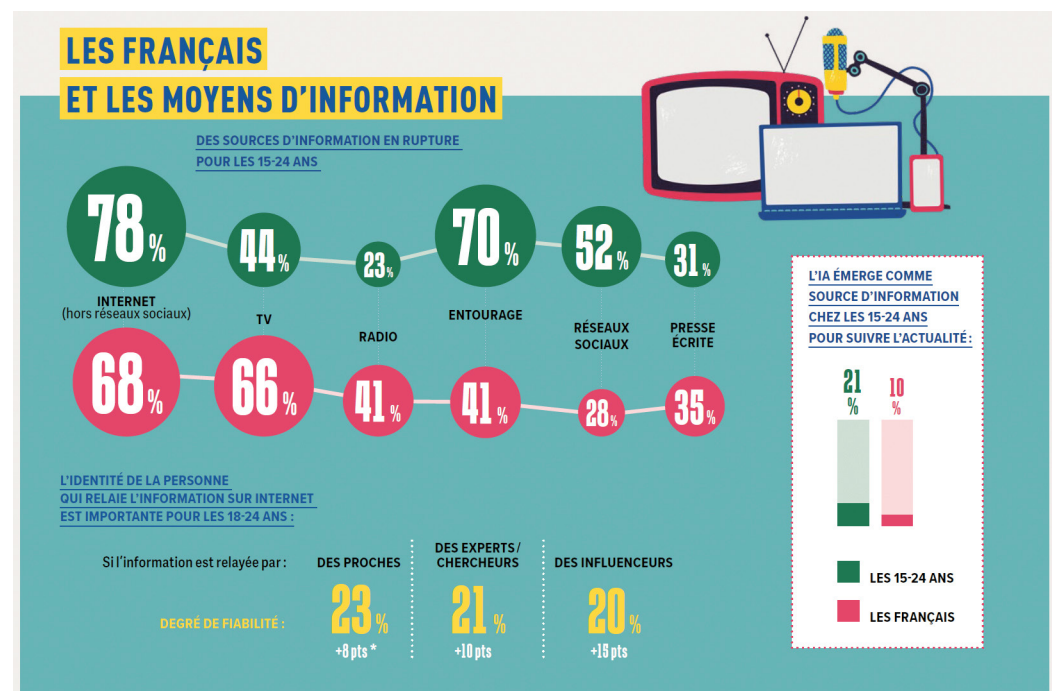
Festival En quête d'info

Du 29 mars au 12 avril 2025

Dans les bibliothèques de la Ville de Paris, en partenariat avec la Bpi et Radio France.

MÉDIAS, SCIENCE ET POLITIQUE : RADIOGRAPHIE D'UNE CRISE DE CONFIANCE

Défiance dans les médias, les partis politiques, les institutions... Comment objectiver et mesurer ces tendances sociétales et tenter d'y apporter des réponses ? Tel est l'enjeu d'outils comme le Baromètre de l'esprit critique, créé par Universcience et dont les résultats de la quatrième édition viennent d'être communiqués.



Climat de défiance

En février 2025, le Centre de recherches politiques de Sciences Po (Cevipof) publie les résultats de son Baromètre de la confiance politique. Un chiffre inquiète : seulement 26 % des personnes interrogées en France déclarent avoir confiance dans la politique, contre 47 % en Allemagne et 39 % en Italie. Le Gouvernement et l'Assemblée nationale affichent également des indices de confiance particulièrement faibles (27 % et 24 %). Au-delà des institutions, c'est la démocratie elle-même qui est remise en question : un quart des Français-es pensent que la démocratie de

leur pays fonctionne correctement, contre 51 % des Allemand-es. Une défiance qui pousse une partie de la population française à se détourner de la politique.

Le baromètre *La Croix / Verian / La Poste*, qui mesure la confiance dans les médias en France, fait, quant à lui, état d'une « fatigue informationnelle » et d'une défiance généralisée envers les moyens d'information. En 2025, 32 % des personnes interrogées pensent que l'on peut avoir confiance dans ce que disent les médias sur les sujets d'actualité, et 82 % d'entre elles font état d'une lassitude, voire d'un rejet par rapport à l'actualité.

Or la possibilité de s'informer auprès de médias fiables et crédibles constitue un des fondements de l'esprit critique (voir pages 4-5). Le rapport des Français et des Françaises à l'information scientifique est-il aussi fragilisé ? Qu'en est-il de leur capacité à discerner le vrai du faux ?

L'esprit critique à la loupe

C'est ce que tente de mesurer, depuis 2022, le Baromètre de l'esprit critique, lancé par Universcience avec l'institut de sondage OpinionWay. Cette enquête, encadrée par un conseil scientifique, repose sur trois axes : le rapport des Français-es à la science, à l'information, à l'esprit critique, auxquels s'ajoute chaque année une grande thématique. Après la vaccination en 2022, le réchauffement climatique en 2023, l'intelligence artificielle en 2024, le focus de cette année porte sur l'alimentation. Ce dernier baromètre révèle ainsi que, si le bien manger est au cœur des préoccupations (75 % des personnes interrogées font attention à l'équilibre de leurs repas), 8 Français-es sur 10 partagent au moins une information erronée sur l'alimentation.

Concernant l'esprit critique, ce baromètre est révélateur de la manière dont les Français-es le définissent et le perçoivent. Une question complexe à laquelle ils et elles apportent une réponse à plusieurs dimensions : pour 43 % des sondés, il s'agit de « faire preuve de raisonnement logique et rationnel » ; pour 40 %, c'est « être capable d'échanger avec des personnes ne pensant pas comme eux » ; et pour 39 % c'est avant tout « s'informer davantage avant de prendre position ».

Curiosité intacte, disparités grandissantes

En dépit d'un climat de défiance généralisée, le Baromètre de l'esprit critique délivre une certaine dose d'optimisme : les Français-es font preuve d'une réelle curiosité. Ils et elles s'intéressent à un grand nombre de sujets, comme les enjeux de société (79 %) ou l'actualité internationale (73 %). Contrairement aux idées reçues, les réseaux sociaux ne représentent pas leur première source d'information, et la radio reste le média qui inspire le plus confiance devant Internet et la télévision. Une nouveauté est mise au jour concernant les 15-24 ans : en 2025, 21 % d'entre elles et eux se servent de l'intelligence artificielle pour s'informer sur l'actualité.

Malgré une baisse de 7 points par rapport à 2024, l'intérêt pour les sujets scientifiques reste prégnant. 82 % des personnes interrogées considèrent que les sciences permettent de développer des

nouvelles technologies utiles à tous et toutes, 80 % pensent qu'elles aident à mieux comprendre le monde et 79 % qu'elles contribuent à améliorer nos conditions de vie. Là encore, l'intelligence artificielle s'affirme comme outil pour s'informer sur les sujets scientifiques, alors que le recours aux sources documentaires diminue. Quant aux disparités de genres ou de générations, le baromètre vient malheureusement confirmer certaines idées reçues : l'intérêt pour les sciences reste largement plus prononcé chez les hommes (71 %) que chez les femmes (55 %). Le fossé entre les générations se traduit en partie dans la confiance dans les nouvelles technologies (la moitié des 15-24 ans s'informe sur les réseaux sociaux, contre 28 % pour le reste de la population), mais aussi dans la volonté, pour ces plus jeunes, de discuter de préférence avec des gens qui pensent comme elles et eux (58 %).

Traduire ces enseignements en actes

Le baromètre ambitionne aussi de nourrir des actions concrètes et des politiques publiques. Ainsi, pour lutter contre la grande défiance vis-à-vis de la science relevée dans les catégories de population les moins diplômées, rurales et féminines, la bibliothèque de la Cité des sciences et de l'industrie a conçu un kit de médiation sur l'éducation aux médias et à l'information scientifique. Adressé aux bibliothèques départementales, il vise à toucher des publics davantage éloignés de ces enjeux, en particulier la population rurale.

Le Printemps de l'esprit critique est également une manière de traduire ces enseignements et cet outil en actes. Cet événement national, destiné à promouvoir l'esprit critique sur tout le territoire a touché plus de 30 000 personnes en 2024. Cette année, il se tient du 1^{er} mars au 30 avril dans 120 lieux partenaires : centres de sciences, associations, universités, musées, bibliothèques... Il s'agit aussi de porter ces sujets au niveau politique. Ainsi, en mars 2024, Bruno Maquart, président d'Universcience, lançait un appel au sursaut à l'Assemblée nationale : « il ne s'agit plus simplement de permettre à chacun de compléter ses connaissances, mais plutôt d'aider à trier et à qualifier l'information pour que chacun puisse avoir un avis propre et fondé [...] la base d'une vie démocratique saine. »

Une démocratie qui, aujourd'hui, en a cruellement besoin.

Soizic Cadio, Bpi

RIEN NE NOUS Y PRÉPARAIT — TOUT NOUS Y PRÉPARAIT LA BEAUTÉ FRAGILE DES BIBLIOTHÈQUES

Mardi 26 novembre 2024, jour de fermeture hebdomadaire de la Bpi, Wolfgang Tillmans recrée une bibliothèque à échelle réduite : ses lecteurs et lectrices, ses bibliothécaires, leurs gestes et interactions, étaient capturés le temps d'un tournage. Pour sa dernière exposition, le Centre Pompidou donne carte blanche à l'artiste allemand, qui investit les 6 000 m² du Centre Pompidou.

« Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait » est une proposition audacieuse et singulière du lauréat du *Turner Prize* : l'exposition est à la fois une rétrospective de l'œuvre de Wolfgang Tillmans et un hommage à ces lieux emblématiques et de transmission des savoirs que sont le Centre Pompidou et la Bpi. En se les appropriant selon sa propre géographie et à l'aune de sa pratique artistique, il adapte ces espaces qui nous sont chers. Il les transforme pour permettre de les redécouvrir de façon grandiose et originale.

Carte blanche pour un artiste international

Wolfgang Tillmans s'est fait connaître grâce à ses travaux inspirés par la contre-culture londonienne du début des années 1990, notamment avec son livre *Four books* (réédité en 2020). En 2000, il devient le premier artiste non anglophone primé par le *Turner Prize*, une distinction annuelle réservée aux artistes de moins de cinquante ans. Depuis plus de trois décennies, il explore une grande diversité de genres photographiques, allant du portrait à l'architecture, en passant par l'abstraction. Son œuvre est aussi marquée par des installations artistiques variées, qu'il déploie en interaction avec ses lieux d'exposition. Peu à peu, son travail a pris une tendance plus engagée, abordant des problématiques sociales et politiques.

Après avoir fait l'objet de rétrospectives majeures, à la Tate Modern de Londres (2017), au MoMA de New York (2022), ou en itinérance dans plusieurs grandes villes africaines, de Lagos à Kinshasa

(2018-2022), le Centre Pompidou lui offre une carte blanche entre juin et septembre 2025, marquant son grand retour à Paris après une installation réalisée en 2002 au Palais de Tokyo. Il propose un parcours ambitieux, mêlant des travaux anciens, des créations plus récentes ainsi que des œuvres spécialement conçues pour le lieu. L'occasion aussi d'exposer des œuvres en lien avec la France, notamment *Lacanau (self)*, son premier autoportrait réalisé en 1986, à 18 ans, sur la plage girondine, ou *Reims* (1988), une photocopie numérique de l'immense cathédrale rémoise.

Vision sociale et politique d'un lieu hautement symbolique

Depuis deux ans, Wolfgang Tillmans s'imprègne de l'ambiance du Centre Pompidou pour penser son exposition. Fasciné par le bâtiment conçu par les architectes Renzo Piano et Richard Rogers, il s'intéresse particulièrement au vaste espace vide, sans murs ni piliers, de chaque niveau de l'édifice. Pour mettre en valeur cette architecture atypique, Tillmans propose plusieurs dispositifs innovants, parmi lesquels une rampe permettant de se hisser sur une banque d'accueil à l'entrée de l'exposition, offrant un point de vue unique sur l'ensemble de l'étage. Des jeux de miroirs permettent, en outre, d'observer le plafond et les tuyaux iconiques qui le composent. Pour ce faire, l'artiste a travaillé sur une maquette, à l'échelle 1/10, du deuxième étage du Centre Pompidou, qui est également exposée.

Au-delà de l'aspect architectural, Tillmans est aussi attiré par le projet culturel du Centre Pompidou. Son travail explore souvent les moyens de faire communauté. Lors de ses visites de la Bpi, il a d'ailleurs été frappé par ce qu'il décrit comme une « utopie du vivre-ensemble », où des milliers de personnes aux profils variés cohabitent dans un même espace. Depuis le début des années 2000, Tillmans développe le concept de *Truth study center*, ou Centre d'étude pour la vérité, qui s'attache aux thèmes de l'analyse de l'image et du rapport à la vérité. Il prend la forme de tables sur lesquelles l'artiste dispose des archives personnelles et des



© Wolfgang Tillmans

coupures de presse. Plus loin, le visiteur peut voir l'engagement de Wolfgang Tillmans en faveur des droits de la communauté LGBTQ+, des minorités, de la préservation des libertés et avancées sociales, ou en soutien à l'unité de l'Europe, par le biais d'affiches ou de tee-shirts. Il expose également des œuvres et des publications d'artistes liés à sa fondation Between Bridges, qui œuvre pour la promotion de la démocratie via des expositions à Londres, Kyiv et Berlin.

Archéologie et traces du passé

« Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait » est également un hommage à la Bpi, comme lieu de transmission des savoirs. Tillmans a passé beaucoup de temps dans la bibliothèque, pour saisir la singularité du lieu au-delà de l'ambiance studieuse qui y règne. La Bpi à peine démenagée, l'artiste s'appuie sur les matériaux existants, le mobilier, les rayonnages, les ouvrages qu'il réutilise dans la scénographie, comme témoins de ce lieu de vie ou en tant que dispositif d'accrochage. La bibliothèque devient le support de l'exposition, les tables des vitrines de monstration, les bureaux d'information des points de vue sur un espace de savoirs sans cloison.

Tillmans recrée la bibliothèque en juxtaposant une sélection d'ouvrages dans l'ordre de classement de la bibliothèque. Son rapport aux livres et à l'imprimé prend tout son sens, avec la possibilité d'en feuilleter certains tirés de sa collection personnelle, ou la réutilisation de photocopieurs ou de lecteurs de microfilms. Le public est d'ailleurs invité à jouer un rôle actif

Exposition : Wolfgang Tillmans. « Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait »
Du 13 juin au 22 septembre 2025
Centre Pompidou – Bpi, Niveau 2

La Bpi, « une utopie du vivre-ensemble. »
Wolfgang Tillmans

à différents moments de l'exposition : les photocopies sont également permises ! Enfin, la captation de ce lieu à échelle minimale et restituée sous un format gigantesque de soixante écrans, invite chaque personne à se projeter dans cet espace multiple. L'installation est un hommage aux activités de la Bpi, à son public et à la myriade d'émotions qu'elle éveille en chacun et chacune d'entre nous.

Cette exposition est un vibrant hommage au projet du Centre Pompidou : rassembler, dans un même lieu, un grand musée d'art moderne et contemporain et une bibliothèque ouverte à tous les savoirs. Le travail photographique de Wolfgang Tillmans, la poésie de ses images, la sensibilité de sa démarche nous touchent profondément. Vive l'utopie, et vive 2030 !

Lena-Maria Perfettini, Maryline Vallez, Bpi

POUR ALLER PLUS LOIN

Johanna Burton, Peter Halley, Midori Matsui, Jan Verwoert, *Wolfgang Tillmans*, 4^e édition, Phaidon, 2022.
Wolfgang Tillmans, *Four books*, Taschen, 2020.
Wolfgang Tillmans, *Truth Study Center*, Taschen, 2005.

PARIS NOIR : DE L'EXPÉRIENCE MIGRATOIRE À L'ÉMANCIPATION ARTISTIQUE ET POLITIQUE

Après 1945, beaucoup d'artistes afrodescendant-es ont trouvé à Paris un refuge et une scène pour leurs créations. Retour sur quatre trajectoires qui illustrent cette effervescence artistique et l'importance de la capitale comme source d'inspiration et d'engagement.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, Paris libérée renaît comme une capitale de l'effervescence intellectuelle et artistique. Parmi les artistes qui s'y retrouvent, beaucoup sont afrodescendant-es, originaires de pays minés par les discriminations raciales comme James Baldwin, ou des figures de l'émancipation post-coloniale à l'instar d'Aimé Césaire ou de Léopold Sédar Senghor. Venu-es d'Afrique subsaharienne, du Maghreb, des Caraïbes, d'Amérique du Sud ou des États-Unis, elles et ils transforment leur exil en source d'inspiration et nourrissent les mouvements avant-gardistes de l'époque. Pour beaucoup, Paris devient le lieu de tous les possibles.

Deux revues, *Présence africaine* (1947) et la *Revue Noire* (1990-2000), furent les vitrines de la création africaine contemporaine dans la capitale. Elles sont au cœur de l'exposition « Paris Noir » au Centre Pompidou (du 19 mars au 30 juin 2025), qui présente les œuvres de 150 artistes afrodescendant-es souvent méconnues, et jamais exposées en France.

Wilfredo Lam. Entre Cuba et Paris, le surréalisme comme espace de liberté

« [Paris] est le seul endroit où je peux continuer à affirmer mon nom. »

Né à Cuba en 1902 et décédé à Paris en 1982, Wilfredo Lam séjourne en Espagne pendant une quinzaine d'années avant de fuir le régime franquiste. En 1938, il s'installe à Paris où il est recommandé auprès de Pablo Picasso, qui l'introduit dans le cercle des peintres cubistes. Wilfredo Lam peint beaucoup et découvre l'art dit « nègre », puis se tourne vers le surréalisme, qui le libère dans sa création.

En 1941, il doit de nouveau fuir la guerre et rejoint les Antilles, puis Cuba. Il revient à Paris en 1952 quand la dictature militaire de Batista refait surface. Mais son art n'est plus aussi bien accueilli : ses années cubaines ont « noirci » ses idées. Il se rapproche alors des jeunes artistes du mouvement Cobra et voyage à travers l'Europe et les États-Unis.

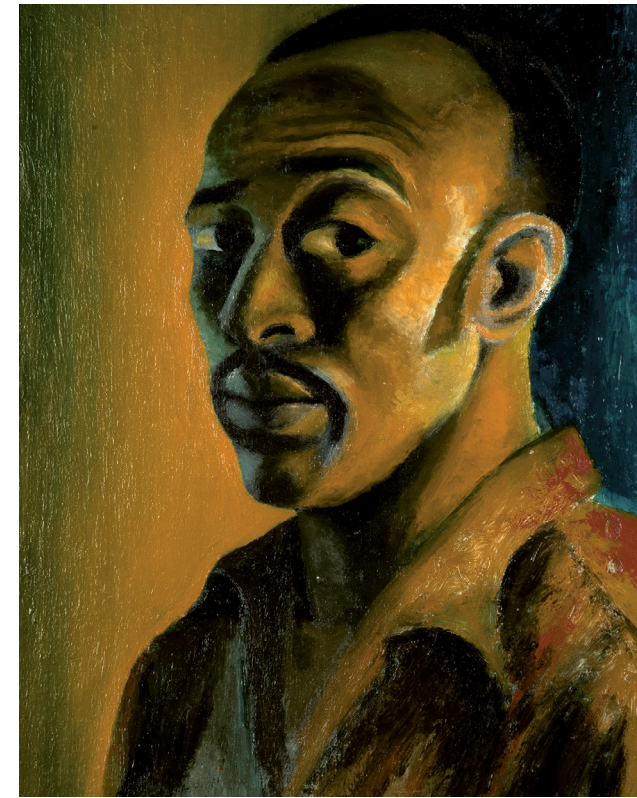
Le racisme ambiant des années 1960-1980 l'affecte beaucoup : pour la première fois, il se sent étranger à Paris. À son retour à Cuba, alors en pleine révolution, il est reconnu comme un héros national et joue un rôle clé dans le rayonnement artistique du pays. Au bout du voyage, Paris restera pour lui le lieu de l'amitié, de son émancipation et de la reconnaissance.

Mildred Thompson. Entre abstraction et émancipation

« Il est nécessaire d'apprendre les symboles pour rendre le travail artistique universel... Mais (d'abord) il faut se connaître soi-même. Tout ce que je touche sera en partie noir et féminin – tout mon succès et les choses que j'ai obtenues en font partie. »

Née en 1936 en Floride, Mildred Thompson s'éteint à soixante-sept ans à Atlanta en Géorgie. Elle est diplômée en Arts à l'université de Washington en 1957, sous la bienveillance et le mentorat de James A. Porter, pionnier de l'art afro-américain. L'artiste expérimente rapidement de nombreuses formes d'expression artistique : peinture, sculpture, photographie, dessin...

Au début des années 1960, elle s'installe en Europe pendant vingt ans, d'abord en Allemagne, puis à Paris. Désireuse de se débarrasser des carcans et injustices liés à sa condition de femme noire lesbienne, elle développe un style proche de l'expressionnisme abstrait. Son travail est très coloré et s'inspire de processus physiques comme les ondes sonores et les champs magnétiques. À son retour aux États-Unis, elle enseigne à l'université et s'intéresse à l'apport de la musique dans la création artistique. Ses œuvres sont désormais conservées dans de nombreux musées américains et une fondation porte son nom.



Gerard Sekoto, « Self-portrait », 1947, The Kilbourn Collection

© Estate of Gerard Sekoto/Adagp, Paris, 2025. Photo © Jacopo Salvi

Mohammed Khadda. Retrouver ses racines à l'école du signe

« La colonisation a fait oublier à tout un peuple sa véritable culture. Car l'art de l'Islam est un art non-figuratif par excellence. [...] Dans l'Occident que nous rejetons, nous allions découvrir nos propres racines. »

Mohammed Khadda, né en 1930 à Mostaganem en Algérie, décède en 1991 à Alger. Après son certificat d'études, il est employé dans une imprimerie et y apprend tous les métiers. Cette expérience, en prise directe avec les livres et la condition ouvrière, accompagne son ouverture vers la culture et forge son esprit de lutte sociale.

En 1953, il s'installe à Paris avec son ami Abdallah Benanteur qui l'encourage depuis longtemps à peindre. Ensemble, ils fréquentent les autres artistes algérien-nes de Paris, comme Kateb Yacine ou Mohammed Dib. Membre du parti communiste algérien, il milite en 1961 pour l'indépendance de son pays et participe à plusieurs expositions de la mouvance artistique abstraite dite des « Réalités Nouvelles ».

Après une décennie dans la capitale française, il rentre en Algérie et fonde l'Union nationale des Arts plastiques, sans cesser de défendre une peinture non figurative, encore violemment

Exposition « Paris Noir ». Circulations artistiques et luttes anticoloniales, 1950 – 2000
Du 19 mars au 30 juin 2025
Centre Pompidou, Galerie 1

dénoncée à cette époque. Quand Mohammed Khadda s'empare de la calligraphie arabe, chère au typographe qu'il est, il reçoit une reconnaissance internationale. Son art est alors partout repris et désigné comme « L'École du signe » selon son ami, le poète algérien Jean Sénac.

Gerard Sekoto. L'exil et la nostalgie comme moteur artistique

« Je suis Africain, je serais stupide de vouloir devenir Européen. »

Originaire d'Afrique du Sud, Gerard Sekoto s'éteint en 1993 à Nogent-sur-Marne à quatre-vingts ans. Né dans une mission luthérienne, il joue très tôt de l'orgue dans les églises. Encouragé par ses amis artistes Ernest Mancoba ou Nimrod Ndebele, rencontrés à Johannesburg, il commence à peindre la pauvreté de ses concitoyen-nes et les townships – ces quartiers réservés aux populations non-blanches durant l'apartheid – dévoilant un réalisme social inédit à l'époque.

En quête de liberté, il s'exile à Paris en 1947. Jouant du piano dans les bars pour gagner sa vie, il se rapproche des autres artistes de la communauté noire parisienne. Il continue à peindre des œuvres empreintes d'humanité et reste profondément attaché aux idéaux de la négritude et à la libération du peuple noir. La nostalgie de sa terre natale, qu'il ne reverra jamais, et la douleur de l'exil deviennent ses thèmes de prédilection. En 1940, la Johannesburg Art Gallery fait l'acquisition d'un de ses tableaux, devenant le premier musée à acheter l'œuvre d'un artiste noir. L'institution l'honorera d'une rétrospective en 1989.

Florence Verdeille, Bpi

POUR ALLER PLUS LOIN

Jacques Leenhardt, *Wilfredo Lam*, HC Éditions, 2009.

Mary Sabbatino, Melissa Messina, Lowery Stokes Sims, Mildred Thompson : *Radiation Explorations*, Galerie Lelong & Co, 2018.

N'Goné Fall, Jean-Loup Pivin (dir.), *Anthologie de l'art africain du XX^e siècle*, Revue noire éditions, 2001.

Nancy Dantas, Gerard Sekoto, *Polyphonies cosmopolites*, Fage Éditions, 2025.

Présence Africaine, 205 numéros, 1947-2025.

AU-DELÀ DU GENRE : SUZANNE VALADON, UNE ARTISTE FÉMINISTE ?

D'abord modèle pour les plus grands de son temps Suzanne Valadon s'affirme rapidement comme une artiste à part entière, pleinement célébrée. Émancipée, elle sabote les stéréotypes alors associés à son genre, assumant avoir été l'objet de regards masculins tout en s'emparant du nu, traditionnellement interdit aux femmes par bienséance, qu'il soit masculin ou féminin. Mais cela fait-il d'elle une artiste « féministe » ? Décryptage.

Fille naturelle d'une blanchisseuse limousine émigrée sur la butte Montmartre, la condition sociale modeste de Suzanne Valadon (1865-1938) ne la prédestinait pas à être une peintre reconnue. Les artistes femmes l'étaient traditionnellement devenues dans le cadre familial, et pour les femmes accédant peu à peu à des formations à partir de la fin du 18^e siècle — issues de la noblesse ou de la bourgeoisie — leur pratique artistique est considérée comme un passe-temps plus qu'une profession. Mais Valadon ne fréquente ni les académies Julian et Colarossi (Grande Chaumière), ni l'École nationale des Beaux-arts (qui n'ouvre aux femmes qu'en 1897) : elle exerce son don pour le dessin en observant les peintres pour qui elle pose — Renoir, Puvis de Chavannes, Henner ou Toulouse-Lautrec, notamment. Renforcée par son tempérament naturel, cette catégorie sociale la rend paradoxalement plus libre que les peintres Mary Cassatt ou Berthe Morisot : rejetant toute convention bourgeoise, elle n'a rien à perdre.

Marie-Clémentine, déjà rebaptisée la « terrible Maria » en tant que modèle, se choisit le prénom de Suzanne, donné par Toulouse-Lautrec en référence à la Suzanne biblique, car elle pose nue pour des vieillards. Suzanne est aussi une figure féminine réhabilitée après de fausses accusations. Valadon s'affranchit ainsi de son nom de naissance pour trouver sa propre identité d'artiste, sans renier son passé de modèle.

Saboter les stéréotypes

Son parcours, du sujet passif à l'artiste agissante, est symptomatique de l'émancipation des artistes femmes à l'aube du 20^e siècle. L'exemple de Victorine Meurent, modèle d'Édouard Manet pour *Olympia* (1863, Paris, musée d'Orsay), montre combien il était alors difficile d'être reconnue en tant que créatrice tout en posant pour d'autres. De même, Juana Romani n'y parviendra que partiellement. Valadon, quant à elle, sabote les stéréotypes, assumant avoir été l'objet de regards masculins tout en représentant à son tour des corps. Elle s'empare également du nu traditionnellement interdit aux femmes par bienséance, qu'il soit masculin ou féminin.

Avec son autoportrait en Ève aux côtés d'André Utter en Adam (1909), Valadon réinvente audacieusement la relation du peintre à son modèle, inversant les rôles habituels, se mettant elle-même en scène et choquant par la différence d'âge des deux amants. La peintre repousse aussi la convention du corps féminin gracieux, habillant son « odalisque » dans *La Chambre bleue* (1923) et se figurant elle-même nue en 1924 et en 1931, à l'âge de cinquante-neuf et soixante-six ans, sans complaisance. Son corps âgé, flétri, n'est plus celui de la séduisante modèle et amante d'autrefois. Après Paula Modersohn-Becker en 1906, elle ouvre ainsi la voie à des autoportraits féminins modernes

© Domaine public. Photo : Didier Descouens



Suzanne Valadon, *Les Deux sœurs*, 1928. Collection particulière.

d'une grande vérité. À Jeanine Warnod, Valadon déclare : « Ne m'amenez jamais une femme qui cherche l'aimable ou le joli, je la décevrai tout de suite. »

Ne pas revendiquer son sexe

Comparée à Paul Cézanne, Paul Gauguin, Vincent Van Gogh ou Edgar Degas, affirmant sa filiation avec Renoir ou Toulouse-Lautrec, Valadon tire en partie sa légitimité aux yeux de la critique de sa proximité avec des maîtres contemporains, qui l'avaient tôt reconnue comme l'une des leurs. Cependant, sa vie tumultueuse de figure centrale de la bohème montmartroise, à l'ombre de ses maîtres, amants et de son fils, a souvent été mise en avant au détriment de l'approche plastique de son œuvre.

Autodidacte, elle initie d'ailleurs à son tour Utter et Maurice Utrillo à la peinture, inversant le parcours classique des femmes formées dans l'atelier paternel ou marital. Tenues de se conformer aux attentes sociales, beaucoup d'artistes femmes du 19^e siècle adoptent une posture « féminine » ou au contraire se virilisant, d'autres tentant d'échapper aux préjugés par l'emploi d'un pseudonyme. Rosa Bonheur, première peintre à recevoir la Légion d'honneur en 1894, la sculptrice Félicie de Fauveau ou l'écrivaine George Sand s'habillent en homme et sont ainsi considérées comme leurs égales.

Peindre sans se soucier des conventions

La figure moderne de l'artiste maudit est toujours masculine dans la littérature. Or, Valadon ne revendique pas son sexe, ni en tant

Exposition « Suzanne Valadon »
Jusqu'au 26 mai 2025
Centre Pompidou, Galerie 2

que modèle, ni en tant que créatrice : « J'ai posé non seulement les femmes, mais les jeunes gas [sic.]. » Toutefois, son style authentique, aux couleurs vives cernées d'un dessin ferme, aux corps modelés vigoureusement, lui a valu d'être constamment associée à une « mâle brutalité ». Son tempérament indépendant, sans maître, est perçu de même comme « absolument viril ». La lecture sexuée de l'art est alors solidement ancrée, même chez les défenseurs des artistes femmes. Degas, réputé pour sa misogynie, encourage Valadon en lui déclarant : « Vous êtes des nôtres ! » Une artiste majeure ne peut en effet qu'être une exception et doit s'apparenter au sexe fort d'une manière ou d'une autre. Pour les critiques, sa manière franche s'oppose à celle, délicate et évanescence, de Marie Laurencin, considérée comme féminine. Pierre de Colombier estime même que Valadon semble « cacher son sexe », refusant de plaire avec sa peinture « rugueuse ».

Valadon n'adhère pas à l'Union des femmes peintres et sculpteurs, fondée en 1881 pour conquérir des droits, entre autres celui d'étudier aux Beaux-Arts. Ce n'est qu'à l'âge de soixante-huit ans qu'elle décide d'exposer avec la Société des Femmes artistes modernes, créée trois ans plus tôt, en 1930. On ne lui connaît pas de déclaration « féministe ». Elle ne se situe donc pas dans le cadre de l'action politique collective, plutôt dans celle d'une trajectoire indépendante. Mais bien que ne revendiquant pas d'autre statut que celui d'artiste, à l'égal de ses confrères, et n'ayant pas créé d'école, Valadon ouvre la voie à d'autres artistes après elle, comme Joan Mitchell, qui ne se déclare « ni femme ni homme, ni vieux ni jeune ». La parité ne deviendra réelle que lorsque les artistes seront regardés en tant que tels et non plus en fonction de leur genre.

Magali Briat-Philippe, conservatrice en chef, responsable du service des patrimoines, Monastère royal de Brou.



Article initialement publié dans le catalogue de l'exposition « Suzanne Valadon » et repris dans le Magazine en ligne du Centre Pompidou.
Plus d'infos sur centrepompidou.fr/fr/magazine

LE CINÉMA À LA MARGE DES GENRES

Les marges de nos sociétés constituent des espaces de liberté, où les identités de genre se réinventent et s'émancipent des normes établies. C'est ce que montrent plusieurs films réunis dans la programmation de la Cinémathèque du documentaire par la Bpi « Outsiders : rebelles, excentriques, visionnaires », au Forum des images, du 23 avril au 13 juillet 2025.

Lorsque l'on pense à la marginalité, l'image de Sandrine n'est pas la première qui vient à l'esprit. Cette pickpocket de 22 ans, qui attire les regards des hommes dans un café parisien, est filmée par Sólveig Anspach dans *Sandrine à Paris* (1992). Elle assume le fait d'avoir choisi ce métier parmi les rares options qui lui sont apparues lorsqu'elle est arrivée seule à Paris, chassée par sa famille. Vivre à l'écart de la norme offre parfois une liberté paradoxale, c'est le fil rouge de la programmation « Outsiders : rebelles, excentriques, visionnaires ». Les protagonistes des films sélectionnés tournent à leur avantage les regards réducteurs des autres : Sandrine réussit d'autant mieux en tant que pickpocket qu'elle correspond à un certain idéal de la féminité plutôt qu'au stéréotype de la délinquante.

S'approprier son corps

Les marges sont parfois l'unique espace où peut s'épanouir la liberté des femmes. En devenant pickpocket, Sandrine a peut-être échappé à un mode de vie qui l'aurait soumise à la volonté d'un homme. Les danseuses filmées par Mira Nair dans *India Cabaret* (1985) le mesurent : une fois l'indépendance acquise, on y prend goût. Le prix à payer est pourtant fort : Rekha et Rosy sont mises au ban d'une société qui refuse l'existence même de leur profession, tout en venant les admirer en secret. Trompée par des hommes lui ayant promis le mariage pour obtenir ses faveurs, Rekha les prend désormais à leur propre

© Mille et Une Films



Frieda TV de Léa Lanoë (2023)

jeu et entretient deux relations en parallèle, en attendant d'être prête à s'engager.

Les femmes qui font de leur corps nu un outil de travail rencontrent vite la résistance de sociétés qui voudraient en conserver le profit — mécanique brillamment déconstruite par Virginie Despentes dans son essai *King Kong Théorie* (2006). Dans *Andy et Charlie* (2022), le regard porté par Livia Lattanzio sur deux travailleuses de l'érotisme et du sexe surprend par sa tranquillité. Ces professions toujours stigmatisées apparaissent sous un jour ordinaire, à rebours des idées reçues. Si marginalité il y a pour ces deux femmes, la cinéaste relègue hors-champ l'hypocrisie qui la fonde.

Voies non binaires

Autre option pour répondre à la codification des rôles genrés : inventer en marge des existences moins binaires. Dans *Dildotectónica* (2023), la réalisatrice Paula Tomás Marques dresse le portrait de Rebeca, qui fabrique des sextoys en céramique et s'inspire de formes naturelles autres que celles des organes sexuels. L'artisane évoque aussi la trajectoire de Josefa et Maria, couple persécuté sous l'Inquisition, auquel elle rend hommage à travers son travail. Les inadéquations des représentations à la réalité révèlent leur dimension violente. L'élaboration croisée des céramiques et du film apparaît comme un acte de résistance douce.

Frieda TV (2024) fait également le pari que la jonction de différents points de vue décuple l'inventivité : dans ce film, c'est par l'amitié et la collaboration qu'un portrait se construit. Abîmé par les violences et les addictions, le corps de Gerda Frieda Janett Gröger, alias Mathias, apparaît sous une infinité



© Shirley Clarke

Portrait of Jason de Shirley Clarke (1967)

de formes, au gré de ses envies et humeurs. Les mises en scène qu'elle propose révèlent une envie de vivre sans se conformer. Cheveux courts ou rasés, l'androgynie se métamorphose sans avoir à craindre le regard des autres, qui l'a déjà ostracisée. La cinéaste Léa Lanoë dévoile la poésie personnelle qui se niche dans ce personnage hors norme, et le champ des possibles qui reste ouvert malgré l'adversité.

Puissances du verbe

Beaucoup s'empressent de coller une étiquette à Frieda, sans bien savoir laquelle (les diagnostics psychiatriques varient). Culturellement déterminées, les maladies sont l'expression d'une norme parfois contestable. *Locas del ático* (2024) de Tamara García Iglesias explore des stéréotypes de la folie, ancrés dans la misogynie et une volonté de contrôle des corps. L'hystérie, affection construite par le regard masculin, fut façonnée à l'École de la Salpêtrière, notamment à travers des photographies et mises en scène. Celles-ci ont, ensuite, inspiré le cinéma muet. Comme les « hystériques », les figures de « folles » aux postures conventionnelles avaient-elles pour vocation de stigmatiser les femmes désobéissantes ?

Tamara García Iglesias convoque les mots de Marguerite Duras à Lacan, qui tente de lui faire avouer qu'elle est Lol V. Stein, elle oppose le trouble de la littérature : « Je ne connais personne qui soit fou [...] et bien sûr mon personnage ne l'est pas. » Quand la réalité est trop étriquée, le verbe a la capacité d'ouvrir un espace à la plasticité infinie. Noir et gay, Jason Holliday a subi des violences toute sa vie. La réalisatrice Shirley Clarke

s'intéresse à la façon dont il transfigure ses expériences par leur mise en récit. *Portrait of Jason* (1967) démontre les puissances de l'esthétique camp. Née dans le milieu homosexuel, celle-ci mêle autodérision théâtrale et ironie acerbe, pour fermer le clapet des normatifs avec panache.

Un humour tout aussi ravageur caractérise les amies saoudiennes que Paul Heintz filme dans *Nafura* (2023). Non voilées, elles regardent avec malice le jet démesuré de la fontaine de Djeddah, y voyant l'expression d'un complexe d'infériorité typiquement patriarcal. Dans la voiture depuis laquelle elles sillonnent le désert, elles font de « nafura » (« fontaine ») le nom de code pour tous les interdits qu'elles ne respectent pas. Un symbole d'oppression se mue en étendard de leur refus d'abdiquer.

Olivia Cooper-Hadjian, Bpi

Cycle « Outsiders : rebelles, excentriques, visionnaires »
Du 23 avril au 13 juillet 2025
 au Forum des images
 Programme complet sur agenda.bpi.fr

ADIEU SAUVAGE, À LA RECHERCHE DE L'AMOUR PERDU

Avec *Adieu Sauvage* (2023), Sergio Guataquira Sarmiento part enquêter sur de mystérieux suicides dans les populations autochtones d'Amazonie colombienne. Ses quatre mois dans la jungle le mènent finalement à la découverte d'une communauté soudée et à la rencontre de lui-même. *Adieu Sauvage* est l'un des quatre lauréats du Prix du public « Les yeux doc », organisé par la Bibliothèque publique d'information en 2025 dans un vaste réseau de bibliothèques en France.

Sergio Guataquira Sarmiento, né en 1987 en Colombie, possède des racines familiales dans le peuple précolombien Chibchas, aujourd'hui quasiment disparu. Arrivé en Europe à dix-neuf ans afin de poursuivre des études de cinéma, il décide de consacrer son premier film aux vagues de suicides qui touchent les communautés autochtones de Colombie depuis plus de vingt ans.

Le chemin de l'enquête

Le réalisateur se fait d'abord enquêteur. Sergio Guataquira Sarmiento distille les raisons qui le conduisent dans le Vaupés, département colombien reculé au sein duquel le taux de suicide de jeunes autochtones est le plus élevé du pays. La condescendance à l'égard des Premières Nations surgit lorsqu'un chauffeur de taxi pointe l'alcool et la violence comme principales causes de suicide chez ces populations qualifiées de « paysannes ». Fataliste, il conclut à leur inéluctable disparition : « Ces gens n'ont plus envie de vivre. Ainsi va leur monde. »

Le suicide, rappelle la voix du réalisateur, n'a pourtant jamais fait partie de la culture traditionnelle. Pour la population locale amérindienne, les suicides surviennent depuis qu'une malédiction a été lancée par un chaman brésilien – autrement dit, ils seraient un mal importé. Pour le reste de la population, les autochtones mettent fin à leurs jours parce qu'ils et elles « ne ressentent rien, [...] ne savent pas aimer ».

Le réalisateur cherche d'autres réponses et emprunte un long chemin : arrivé en avion à Mitú, parcourant la ville en triporteur,

il embarque ensuite avec Laureano Gallego Lopez, un autochtone de la communauté Cagua rencontré par hasard. À la traversée en bateau du Rio Vaupés succède une marche dans la jungle, avant de parvenir au village de Wacarà.

De l'enquête à l'immersion

Sergio Guataquira Sarmiento passe alors de l'enquête à l'immersion. Il évite ainsi une posture surplombante, colonialiste, mais ce choix relève également d'une quête intime. Lui-même métis, le cinéaste porte le fardeau que constitue, dans une société occidentalisée, l'appartenance à un peuple des Premières Nations, tout en avouant sa méconnaissance de la culture et des traditions de ses ancêtres. C'est donc en quête de sa propre identité qu'il entame son séjour aux côtés de Laureano.

Bien que les habitant-es du village le considèrent comme un « Blanc », ils et elles reconnaissent son désir d'appartenir au groupe et lui confient diverses tâches. Sergio Guataquira Sarmiento narre avec humour ses revers lorsqu'il tente de participer au bûcheronnage, puis à la cueillette, ou doit tuer un coq pour le déjeuner. Finalement nommé entraîneur de l'équipe féminine de football du village, un sport qu'il ne maîtrise pas, il admet que la quête de son indianité paraît vouée à l'échec.

L'histoire d'une rencontre

Le cinéaste-narrateur suppose également que sa rencontre avec Laureano perturbe son projet : « Mon sujet se noie dans ce vaste océan qu'est Laureano, et dans l'amitié qu'il m'offre », avance-



Adieu Sauvage, de Sergio Guataquira Sarmiento (2023)

« Je voulais que l'échange soit d'autochtone à autochtone, mais la vérité, c'est que je ne sais pas si j'en suis un. »

Sergio Guataquira Sarmiento, *Adieu Sauvage* (2023)

© CBA, Bruxelles

t-il. Le récit s'anime en effet par vagues qui mélangent, sans les confondre, la question des suicides dans les populations autochtones, la quête identitaire du réalisateur et sa relation avec son hôte.

L'amitié que Laureano développe avec Sergio l'amène, lui aussi, à se dévoiler, par touches pudiques. Prenant prétexte d'un papillon sur son doigt ou d'un trajet en bateau, Laureano évoque son histoire et celle de sa communauté. Il souligne les tensions qui l'habitent, entre solitude souhaitée et isolement subi, cohabitation imposée et puissance de l'entraide, pudeur du langage et gestes bienveillants.

À la tombée de la nuit, les émotions disent peu à peu leur nom : orgueil, tristesse, frustration... L'histoire d'un amour perdu affleure, pris dans les tourments de l'histoire. Puis, entre Laureano et son épouse Angelina, se raconte un mariage imposé et l'absence d'amour comme un fossé, qui se comble par l'écoute, le respect et le soutien. Dans le sourire triste d'Angelina, Sergio de son côté revoit celui de sa propre mère. Malgré la barrière de la langue, il le lui confesse. Il ne s'agit plus seulement de se raconter, mais de confier à l'autre son histoire et de montrer son affection.

Des récits qui s'entretiennent

Adieu Sauvage trace de nombreux sillons narratifs qui entretiennent récits de vie, questions de société et histoire d'un pays soumis à la colonisation et à la guerre civile. Tous ont en commun la solitude. « Comment s'exprimer quand on n'existe pas ? » questionne en filigrane le film. Les gestes autodestructeurs des populations autochtones, invisibilisées

dans la société colombienne, sont comme des appels désespérés à être vues.

L'histoire personnelle de Laureano montre également que la survie de la tradition cagua se fait au prix du silence et du renoncement à ses désirs intimes. L'incommunication des émotions s'explique en effet par la volonté de ne pas fragiliser davantage une culture méprisée et en voie d'extinction : la retenue se révèle être une contrainte inhérente à la situation des Caguas.

Cette pudeur forcée se fissure néanmoins dans le cercle intime. L'espace familial et amical, remédiation aux traumatismes individuels et collectifs, devient un lieu de déversement et de recueil des émotions. La parole et l'écoute offrent à Sergio et Laureano une nouvelle disponibilité au présent. Grâce à leur relation, s'active un deuil : la nostalgie d'une identité fantasmée disparaît chez l'un, tandis que l'autre se déleste du poids de son passé. L'amitié découverte dans le regard de l'autre efface la solitude et met en lumière des personnalités singulières, tissées de défaites et d'espoirs, d'expériences et de rencontres.

Marion Carrot, Bpi

Prix du public « Les yeux doc » 2025
Du 10 mars au 6 avril 2025, dans des
bibliothèques partout en France
Infos sur pro.bpi.fr/prix-public-yeux-doc-2025



« Le Monde sur un fil » :
L'IA aux frontières de l'esprit
Le 21 mai 2025
Programmation Bpi, à la Gaité Lyrique
Plus d'infos sur agenda.bpi.fr

« L'art au temps de l'IA »
Festival ManiFeste
Du 23 mai au 28 juin 2025
Plus d'infos sur manifeste.ircam.fr

« Profession reporter » :
IA : modes d'emploi dans le journalisme
Le 18 juin 2025
Programmation Bpi - lieu à définir
Plus d'infos sur agenda.bpi.fr

IA, LE GRAND BLUFF

À l'entrée « bluff », le dictionnaire Larousse indique : « Attitude, action destinée à faire illusion, à tromper sur ses forces, ses possibilités réelles. » C'est peu dire que la masse de discours autour des capacités infinies de l'intelligence artificielle (IA) à transformer le monde, alimentent ce mirage. Depuis quelque temps, cette technologie s'est imposée à toutes et tous – médias, politiques, industriels, citoyen·nes – laissant entrevoir des bouleversements profonds de nos modes de travail, d'apprentissage et de création.

Au-delà des points de vue enthousiastes et des promesses révolutionnaires, ce dossier interroge les performances réelles de l'IA dans des domaines aussi variés que l'éducation, la création littéraire ou la transition écologique. Le potentiel indéniable de l'IA se heurte à des préoccupations légitimes : l'empreinte environnementale croissante des centres de données, l'illusion d'une véritable « intelligence » des machines, ou encore les risques d'appauvrissement cognitif liés à son usage intensif.

Comme l'explique le philosophe et mathématicien Daniel Andler, ces systèmes produisent des « effets d'intelligence » saisissants, mais demeurent fondamentalement différents de

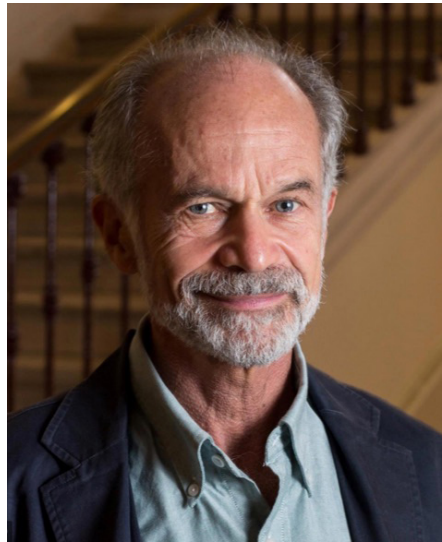
la compréhension humaine. Si l'assistant numérique répond avec assurance à vos questions médicales ou rédige un essai convaincant en quelques secondes, cela relève davantage d'une prouesse algorithmique que d'une véritable compréhension du monde.

La question n'est donc plus de savoir si l'intelligence artificielle transforme nos sociétés – c'est déjà le cas – mais comment encadrer cette transformation. Dans les écoles françaises, où 80 % des lycéen·nes utilisent déjà l'IA pour leurs travaux, la communauté éducative développe une approche réfléchie, privilégiant l'acculturation numérique plutôt que la formation à des outils éphémères. Dans le domaine littéraire, les œuvres « co-écrites » avec des machines redéfinissent notre conception de la création et des droits d'auteur·rice.

Ce dossier explore plusieurs facettes d'une technologie bluffante qui, pour être véritablement mise au service de l'humanité, doit d'abord être adoptée et régulée... avec intelligence.

Dossier préparé par **Samuel Belaud, Hélène Becquembois et Fabienne Charraire**, Bpi

DANIEL ANDLER : L'IA EST BLUFFANTE, MAIS LOIN D'ÊTRE INTELLIGENTE



© Cécile Muzard

Les prouesses des intelligences artificielles (IA) génératives fascinent. **Daniel Andler**, philosophe et mathématicien, démonte l'idée d'une IA « intelligente », et alerte sur ses biais et ses effets sur nos capacités cognitives. Derrière le coup de bluff technologique, il souligne l'urgence d'une régulation éthique.

L'accès généralisé aux intelligences artificielles (IA) génératives a suscité fascination et inquiétude. Aussi bluffante soit-elle, a-t-on raison de qualifier cette technologie d'« intelligente » ?

Daniel Andler : La réponse est simple : non. Nous avons tort de parler d'intelligence. En revanche, il existe ce que j'appelle des « effets d'intelligence », et ceux-ci sont effectivement de plus

en plus bluffants. Demandez à une IA générative si vous pouvez prendre de l'aspirine en même temps que du paracétamol, elle vous donnera une réponse claire et argumentée. Vous pouvez même affiner cette réponse en dialoguant avec elle pour l'adapter à votre cas spécifique. C'est une avancée technologique remarquable, et nous aurions tort de ne pas être impressionnés par sa capacité à traiter l'information et à manier le langage en un temps record. Mais ces effets ne traduisent pas une intelligence comparable à celle des humains. Ces modèles s'inscrivent dans la continuité de ce que nous connaissons déjà, comme les moteurs de recherche. Ce que les entreprises technologiques nous vendent, c'est l'idée que chaque progrès de leurs modèles les amène un peu plus près de l'intelligence humaine. Mais ce n'est pas le cas. Ces algorithmes progressent, oui, mais ils restent fondamentalement différents de ce que nous appelons l'intelligence.

Ces modèles semblent cependant influencer notre manière de penser. Peut-on dire qu'ils imposent une vision particulière du monde ? En d'autres termes, l'IA est-elle neutre ou porte-t-elle en elle des biais culturels, économiques ou idéologiques ?

DA : Les IA ne sont pas neutres, et elles portent incontestablement des biais. Cela s'explique par trois raisons principales. D'abord, il faut parler de l'opacité de leur fonctionnement. Les entreprises technologiques protègent jalousement ce qu'elles appellent leur « sauce magique », autrement dit les détails de conception de leurs modèles. Cette opacité complique la compréhension des mécanismes qui sous-tendent les réponses produites par ces IA. Ensuite, il y a l'intervention humaine dans leur développement. Après la première phase d'entraînement des modèles, des opérateurs interviennent pour ajuster les résultats. Ils censurent

certains contenus problématiques – comme les propos sexistes ou les images pornographiques – et arbitrent entre différentes réponses possibles. Même si cette intervention vise à rendre les outils plus sûrs, elle reflète inévitablement les biais culturels ou idéologiques de ces opérateurs. Ces biais, parfois inconscients, influencent les réponses fournies par l'IA.

Enfin, il y a un biais plus insidieux. Ces technologies modifient notre manière de poser des questions et d'interagir avec l'information. Peu à peu, elles nous amènent à réfléchir selon leurs propres cadres, à attendre un certain type de réponse. Cela façonne notre manière de penser, souvent sans que nous en ayons conscience. À cela s'ajoute le risque d'un usage excessif, notamment chez les plus jeunes. Certaines études commencent à montrer que l'exposition massive aux IA génératives pourrait affaiblir leur capacité à réfléchir de manière autonome. Ces outils, en nous rendant plus passifs, transforment subtilement mais profondément notre rapport à la connaissance.

Cela signifie-t-il que l'intelligence artificielle contribue à un appauvrissement cognitif général ?

DA : C'est une menace réelle. Ces outils sont tellement « user-friendly » qu'ils peuvent devenir addictifs. Qui n'a pas été tenté de passer un peu trop de temps avec ChatGPT ? Mais il est crucial de ne pas se laisser dispenser d'exercer son esprit critique. On entend souvent que les modèles génératifs sont très utiles pour produire un premier jet, par exemple pour écrire un texte. Mais j'ai deux objections à cette idée. D'abord, c'est justement lors de la phase du premier jet que notre intelligence s'exprime le plus et que notre personnalité s'affirme. Confier cette tâche à une machine, c'est renoncer à cet effort essentiel. Ensuite, à long terme, il y a un risque de perte d'habitude du sens critique. Face à une question un peu complexe, nous pourrions être tentés de déléguer systématiquement la réflexion à l'IA. Et cela pourrait affaiblir nos capacités cognitives. Cela dit, je reste modérément optimiste. Nos facultés cognitives sont résilientes. Elles ne se transforment pas de manière permanente ni profondément en quelques années. Mais la vigilance est indispensable. Nous devons apprendre à utiliser ces outils intelligemment, sans perdre de vue notre propre capacité à penser.

Comment l'intelligence artificielle peut-elle, selon vous, servir éthiquement l'humanité ?

DA : J'insiste beaucoup sur l'importance de l'éducation (voir pages 26-27). À tous les niveaux d'enseignement, il faudrait pratiquer ce que j'appelle le « bilinguisme technologique », c'est-à-dire apprendre à penser avec et sans technologie. Les élèves doivent savoir utiliser ces outils pour leur utilité pratique, notamment dans un cadre professionnel. Mais ils doivent aussi être capables de s'en passer, de réfléchir par eux-mêmes, de

« Ces outils, en nous rendant plus passifs, transforment subtilement mais profondément notre rapport à la connaissance. »

Daniel Andler

développer leur sens critique. Cela leur permettra de ne pas être complètement démunis si ces technologies venaient à leur faire défaut. Je crois également à l'importance de la régulation. Le règlement européen sur l'intelligence artificielle me semble aller dans la bonne direction. Contrairement à l'administration américaine, qui s'oppose systématiquement à toute forme de régulation, l'Europe cherche à encadrer ces technologies pour protéger les citoyens et garantir un usage éthique. C'est une démarche essentielle.

Beaucoup craignent que cette approche anti-régulation vise à faire de l'IA le bras armé des oligarchies. Une forme de régulation naturelle pourrait-elle émerger malgré tout ?

DA : La façon dont les États-Unis ou la Chine ambitionnent d'imposer leur hégémonie technologique me semble très inquiétante, notamment pour la démocratie. Néanmoins, je crois aussi à une domestication progressive de ces technologies sous deux effets. D'une part, il y a la résistance des individus. Nous voyons déjà des jeunes qui refusent d'avoir des smartphones ou qui choisissent des modes de vie moins connectés. Ces comportements restent marginaux, mais démontrent qu'il est possible de résister à l'omniprésence technologique. Ces petits ruisseaux pourraient, un jour, devenir des rivières. D'autre part, le système actuel me semble non viable à long terme. Les rivalités géostratégiques, notamment entre les États-Unis et la Chine, ainsi que les limites techniques des modèles d'IA, finiront par poser des obstacles. La courbe exponentielle des progrès de l'IA s'oriente probablement vers un plateau et la viabilité du modèle économique de l'IA générative est loin d'être assurée. L'intelligence artificielle finira par retrouver son rôle véritable : un outil puissant, capable de rendre des services inédits, mais loin d'être une technologie magique qui transformerait radicalement nos sociétés.

Propos recueillis par **Samuel Belaud**, Bpi

POUR ALLER PLUS LOIN

Daniel Andler, *Intelligence artificielle, intelligence humaine. La Double énigme*, Gallimard, 2023.

IA, ESPOIR OU MENACE ENVIRONNEMENTALE ?

L'essor des intelligences artificielles (IA) pose la question de leur compatibilité avec les impératifs environnementaux. D'une part, les promesses d'une technologie susceptible d'accélérer la transition écologique font florès : optimisation des ressources, modélisations climatiques, réduction des gaspillages... De l'autre, les coûts écologiques et énergétiques de l'IA croissent exponentiellement, sans que cette empreinte ne soit, pour l'heure, compensée.

Une opportunité pour l'environnement

L'intelligence artificielle est un outil prometteur dans la lutte contre le dérèglement climatique, prétendent ses promoteur-ices. Un rapport commandé en 2023 par Google au cabinet d'expertise et de stratégie Boston Consulting Group affirme, par exemple, que l'IA fait émerger des solutions permettant « d'atténuer de 5 à 10 % les émissions mondiales de gaz à effet de serre d'ici à 2030 ». Les domaines d'intervention sont multiples : soutien à la recherche fondamentale sur l'environnement, assistance aux nations dans l'élaboration de leur stratégie climatique, prédiction d'événements climatiques, aide à la résolution de crises majeures comme des inondations ou des incendies, assistance aux entreprises pour optimiser leur stratégie bas carbone... Mais ces services immatériels nécessitent des infrastructures, des équipements et toujours plus d'énergie pour fonctionner.

Des limites bien matérielles

La part du numérique dans l'empreinte environnementale mondiale augmente de 5 % par an, alors que le secteur s'est engagé à la réduire de 45 % d'ici 2030, par rapport à 2020. La démocratisation de l'IA et sa montée en puissance nécessitent, en outre, la construction de nombreux centres de données (data centers) et entraînent une consommation accrue d'électricité et d'eau. En matière d'électricité, les data centers d'Île-de-France consommeront ainsi l'équivalent d'une ville de 4 millions d'habitant-es en 2030. Les GAFAM (Google, Amazon, Facebook / Meta, Apple, Microsoft) s'intéressent donc au nucléaire pour assurer le fonctionnement de leurs centres sans émission de gaz à effet de serre. En attendant, le bilan écologique du

numérique s'alourdit et les besoins en eau et en énergie entrent en concurrence avec les usages locaux. Le renouvellement du matériel informatique, rendu obsolète avec l'arrivée de l'IA, accroît les tensions sur les ressources énergétiques, hydriques, mais aussi sur les métaux et terres rares, qui sont des ressources critiques. Les gains écologiques que l'IA pourrait provoquer sont pour l'instant effacés par le changement de comportements qu'induit cette technologie. C'est l'effet rebond, aussi appelé paradoxe de Jevons.

Une nécessaire sobriété

Alors que de plus en plus de géants de la tech renoncent à leurs engagements climatiques, trois institutions, l'Ademe, l'Inria et l'Arcep, ont uni leur voix au Sommet de l'IA de Paris en 2025 pour appeler l'Europe à s'engager en faveur d'une approche durable de l'IA. Quelques solutions se dessinent : revoir la conception de l'IA pour la rendre compatible avec les objectifs climatiques et ne plus privilégier le volume, imposer des normes strictes sur la consommation énergétique et l'efficacité des centres de données, sensibiliser et former les citoyen-nés à la sobriété numérique. Aujourd'hui, explique Luc Julia, l'inventeur de Siri, l'assistant d'Apple : « si on faisait autant de requêtes ChatGPT que sur Google, il n'y aurait pas assez d'électricité dans le monde ».

Fabienne Charraire, Bpi

L'empreinte écologique du numérique

Empreinte nationale

Données 2022



51,5 TWh d'électricité consommée, soit 11 % de l'électricité produite en France en 2022. **+ 13,5 TWh** produite à l'étranger.

Empreinte mondiale

Données 2023, pour 5,35 milliards d'internautes.

1 800 Mt CO₂eq de gaz à effet de serre, + 1,9 % par rapport à 2019.

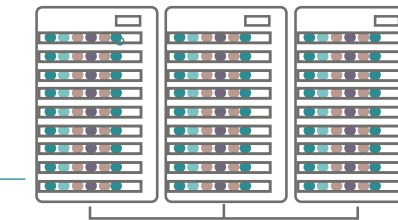
7 955 TWh d'énergie primaire consommée.

22 Mt de métaux et minéraux extraits en un an.

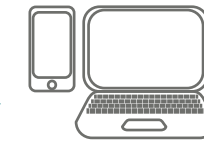
7,8 Mm³ d'eau douce consommée en 2019, soit 0,2 % de la consommation mondiale d'eau. Pas de chiffres 2023.

4 % de l'empreinte écologique du numérique est directement associée à l'IA.

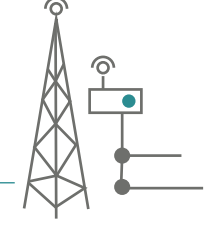
46 % pour les centres de données (data centers) en France



50 % pour les matériels (fabrication, usages)



4 % pour les réseaux



* Les impacts de la fabrication des équipements, des infrastructures, jusqu'à l'usage des services numériques sont pris en compte, ainsi que le recours aux centres de données situés à l'étranger, pour les usages français.

Un secteur sous la pression de l'IA

« Le besoin de calcul informatique pour l'IA a été multiplié par un million en six ans et il décuple chaque année. »

Sundar Pichai, Pdg de Google, 2024

8 739 centres de données dans 164 pays en 2025, dont 315 en France.

3 X plus de centres de données en 2030, dont 35 en projet, en France.

Croissance fulgurante de l'IA dans tous les domaines :

► Les investissements des entreprises dans l'IA ont augmenté de près de 80 milliards de dollars de 2015 à 2022.
► ChatGPT revendique 400 millions d'utilisateur-ices hebdomadaires en février 2025 et vise le milliard d'ici fin 2025.

Zéro artificialisation nette
Un plan de simplification (octobre 2024) adopté en France pour contourner la loi ZAN en vigueur et implanter des centres de données.

3 X plus de demande en métaux en 2050, en raison de l'obsolescence des équipements et les besoins des centres de données.

Entre **4,2 et 6,6 milliards** de m³ d'eau consommée en 2027.

2,5 Mt de déchets générés par le numérique dans le monde en 2030.

3 % de l'électricité mondiale consommée par le numérique en 2030 (contre 2 % actuellement).

Infographie : Fabienne Charraire, Bpi

Sources : Ademe, Agence France-Presse, blogdumoderateur.com, Conseil économique, social et environnemental, Courrier international, Green IT, Novethic, Simbios, Statista.

QUAND LES MACHINES PRENNENT LA PLUME

Depuis les années 1950, la littérature n'est plus l'apanage de l'esprit humain. Des premiers algorithmes rudimentaires aux intelligences artificielles génératives contemporaines, les machines ont expérimenté l'écriture, suscitant à la fois admiration, scepticisme et débat. Les œuvres littéraires générées par des machines relèvent-elles de la simple imitation ou sont-elles des créations à part entière ? Quel impact sur la littérature, les écrivain·es et le secteur de l'édition ? Retour sur quelques jalons marquants pour explorer ces questions.

Premières tentatives

L'histoire commence dans les années 1950 avec Christopher Strachey. Cet informaticien britannique utilise l'un des premiers ordinateurs modernes, le Ferranti Mark 1, pour générer des lettres d'amour. Les *Love Letters* produites par ce programme rudimentaire combinent de manière aléatoire des phrases et des adjectifs prédéfinis. Le résultat ? Des textes poétiques, souvent absurdes et humoristiques.

Ces lettres amusantes posent une question fondamentale : peut-on parler de création littéraire ? Strachey n'a pas écrit les lettres lui-même, mais il a conçu l'algorithme. Dès lors, la frontière entre l'auteur humain et la machine devient floue. Les *Love Letters* ne simulent pas l'écriture humaine dans sa complexité, mais montrent que la machine peut produire des textes à partir de règles préétablies. Une première étape vers l'automatisation de l'acte créatif.

Émergence des romans générés

Dans les années 1980, le programme Racter (abréviation de « raconteur ») franchit un nouveau cap. Ce logiciel, conçu par William Chamberlain pour générer aléatoirement du texte en anglais à partir d'une structure et d'un vocabulaire programmés, est crédité comme l'auteur de l'ouvrage *The Policeman's Beard Is Half Constructed* (1984). Pour la première fois, une œuvre littéraire est présentée comme écrite par une machine.

Racter soulève la question de l'imitation. Les phrases sont, certes, grammaticalement correctes, ont du sens, mais restent dépourvues d'intention et d'émotion. La machine imite l'écriture humaine sans en saisir les subtilités. Cette invention inaugure un nouveau type de littérature où humain et machine collaborent. La machine, seule, est incapable de créer.

Une littérature générative assumée

Dans les années 1990 et 2000, l'informaticien et écrivain français Jean-Pierre Balpe pousse plus loin l'idée de littérature générée. Ses programmes, capables de produire des œuvres entières, utilisent des bases de données lexicales et des algorithmes complexes pour construire des récits cohérents. Contrairement à celles de Racter, les œuvres de Balpe n'imitent pas la littérature humaine. Elles affichent une certaine autonomie en tant que créations génératives *ex nihilo*.

Cette approche pose une question cruciale : une œuvre générée est-elle une imitation ou une véritable création ? Pour Balpe, la réponse est claire : la machine est un outil, mais c'est l'écrivain·e qui conçoit l'algorithme et décide des paramètres de création. L'IA ne remplace pas l'auteur·rice. Il ou elle devient « méta-auteur·rice » qui, plutôt que d'écrire, orchestre les possibles.

La poésie à l'ère des algorithmes

Nick Montfort, poète et programmeur étasunien, explore une autre facette de la création littéraire algorithmique à partir des années 2000. Ses programmes génèrent des récits courts, poétiques, qui interrogent les structures narratives. *Taroko Gorge* (2009), créé lors d'un voyage à Taiwan, produit des variations infinies de vers sur le thème de la nature. Le programme repose sur un ensemble de structures syntaxiques fixes (modèles de phrases) et de mots choisis dans des listes prédéfinies. À chaque exécution, ces éléments sont combinés pour produire de nouveaux vers. Le résultat, en langue anglaise, bien que répétitif dans ses motifs, varie constamment dans les détails.

© Nick Montfort, 2009

```
# Taroko Gorge
# A one-page Python program to generate an unbounded poem
#
# Nick Montfort
# 8 January 2009, Taroko Gorge National Park, Taiwan and Eva Air
# Flight 28
# Copyright (c) 2009 Nick Montfort <nickm@nickm.com>
#
# x() splits a string into a list    c() is just random.choice()
# f() picks a fresh value from a list p() prints a line and pauses
# cave() -- walking through the tunnels carved in the mountains
# path() -- walking along outdoors, seeing what is above (a) and
# below (b)
# site() -- stopping at a platform or viewing area

import time, random, sys
def x(s): return s.split(',')
def c(l): return random.choice(l)
a=x('brow,mist,shape,layer,the crag,stone,forest,height')
b=x('flow,basin,shape,vein,rippling,stone,cove,rock')

def f(v):
    l=globals()[v]
    i=c(l[:-1])
    l.remove(i)
    globals()[v]=[i]+l
    return i

def p(s=""):
    print(s.capitalize())
    sys.stdout.flush()
    time.sleep(1.2)

def cave():
    j=['encompassing',c(x('rough,fine'))]+v
    x('sinuous,straight,objective,arched,cool,clear,dim,driven')
    t=c([1,2,3,4])
    while len(j)>t:
        j.remove(j[-t])
    v=''+c(x('track,shade,translate,stamp,progress
through,direct,run,enter'))
    return v+' the '+''.join(j)

def path():
    v=c(x('Command,pace,roam,trail,frame,sweep,exercise,range'))
    u=f('a')
    if c([0,1]):
        if u[0]=='f':
            u=c([u,u,'monkey'])
            h=u+'s '+v
        else:
            h=u+' '+v+'s'
    return h+' the '+f('b')+c(x('s'))

def site():
    return f(c(x('a,b')))+s '+'c(x
('linger,dwell,rest,relax,hold,dream,hum'))

p()
while True:
    p(path()+' ')
    m=c([0]*6+[1,2])
    for n in range(0,m):
        p(site()+' ')
    p(path()+' ')
    p(cave()+' --')
    p()
```

Le code (python) de *Taroko Gorge* écrit par Nick Montfort

Avec ses travaux, Montfort met en lumière une caractéristique essentielle de la littérature générée : sa plasticité. Les textes produits ne sont pas fixes ; ils évoluent en temps réel, en fonction des paramètres du programme et du moment où celui-ci est lancé par le lecteur ou la lectrice. Cela bouleverse la conception traditionnelle du texte littéraire, qui devient fluide et interactif.

Collaboration avec l'IA

Avec l'écrivain et artiste étasunien K. Allado-McDowell, on assiste à une véritable collaboration entre humain et machine. Dans leur livre *Pharmako-AI* (2019), l'auteur et l'IA générative ChatGPT dialoguent et produisent ensemble un texte hybride, mêlant réflexions philosophiques et fragments narratifs.

Cette collaboration soulève des questions fascinantes : qui est l'auteur·rice ? L'IA est-elle une simple assistante ou une co-

créatrice ? Dans ce cas précis, l'IA n'écrit pas seule : elle répond aux prompts de l'humain·e, qui sélectionne et édite les réponses. L'œuvre devient ici un échange, une conversation qui redéfinit le rôle de l'écrivain·e.

Un roman signé IA

En 2021, le Français Romain Fessard publie *Anna* — *Les Ombres du Cyberspace*, un roman coécrit avec ChatGPT. Ici, l'IA contribue pleinement à l'élaboration de l'intrigue et au style d'écriture. L'objectif est de montrer comment la machine enrichit le processus créatif, plutôt que de le remplacer.

Ce type de projet illustre l'impact concret de l'IA et des *large language models* (systèmes de génération de textes entraînés sur d'immenses corpus) sur la pratique d'écriture. Certain·es auteur·rices considèrent ces outils comme des partenaires, capables de stimuler leur imagination ou de débloquent des situations narratives.

Quel avenir pour la littérature et l'édition ?

L'essor de l'IA dans la création littéraire soulève des problématiques éthiques et juridiques. Qui détient les droits d'auteur d'un texte généré, même partiellement, par une IA ? La personne qui crée l'algorithme, celle qui utilise le logiciel, ou bien aucune des deux ? Ces questions restent ouvertes, et pour l'heure les législations peinent à suivre.

Le monde de l'édition pourrait être profondément transformé. Avec des outils capables de générer des romans rapidement, la frontière entre œuvre artisanale et production industrielle s'efface, entraînant une surproduction de contenus qui oblige les maisons d'édition à repenser leur rôle de sélection et de valorisation.

Entre imitation, création et collaboration, l'avenir de la littérature à l'ère de l'IA s'annonce hybride. Une révolution inéluctable, à laquelle tout le secteur devra s'adapter.

Hélène Becquembois, Bpi

POUR ALLER PLUS LOIN

Alexandre Gefen, *Créativités artificielles. La Littérature et l'art à l'heure de l'intelligence artificielle*, Les presses du réel, 2023.

L'IA EN CLASSE : UNE INTÉGRATION RÉFLÉCHIE

Alors que 80 % des lycéens et lycéennes utilisent déjà l'intelligence artificielle dans leur travail scolaire, seulement 20 % du corps enseignant s'en empare. Un déséquilibre qui tend à se résorber sous l'effet d'une réflexion stratégique menée depuis une décennie à l'échelle nationale et internationale.

IA, une opportunité pour l'éducation reconnue

Dès 2015, les États membres de l'Unesco s'engagent, dans la Déclaration de Qingdao, à s'approprier les technologies émergentes pour « assurer l'accès de tous à une éducation de qualité, sur un pied d'égalité, et promouvoir les possibilités d'apprentissage tout au long de la vie ». Le Consensus de Beijing adopté en 2019 franchit un pas supplémentaire en esquisant le premier cadre mondial d'intégration de l'IA dans les politiques éducatives.

En France, le terrain semble propice à cette mutation : deux tiers de l'opinion publique sont favorables à l'usage de l'IA dans le domaine éducatif, d'après une enquête Ipsos réalisée fin 2024. Le ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche considère l'IA comme une opportunité et compte relever le défi de l'utiliser tout en restant attentif au cadre éthique, à la transparence et à la sécurité des outils sélectionnés pour un usage en classe.

L'éducation et la formation au numérique

Réseau Canopé, opérateur du ministère pour la formation des enseignant-es, s'est intéressé dès 2017 à l'impact potentiel des intelligences artificielles sur la préparation de cours, l'apprentissage en classe ou encore l'accompagnement des parents à son usage. « À chaque fois que nous sommes confronté-es à de nouvelles technologies ou de nouveaux usages, cela remet en question certains préceptes de l'éducation », explique Romain Vanoudheusden, directeur de l'innovation de Réseau Canopé. L'arrivée d'Internet à la fin des années 1990 et l'apparition de Wikipédia ont suscité des débats similaires.

« Cette remise en cause est salubre pour accompagner l'évolution de l'éducation, poursuit-il. En 2022, quand les IA génératives ont été mises à la disposition du grand public, tout s'est accéléré. Mais la réflexion et le travail réalisés en amont ont permis au réseau de pouvoir proposer des formations à destination des enseignant-es dès janvier 2023. Aujourd'hui, 15 000 d'entre elles et eux ont bénéficié d'une formation à l'IA réalisée par Canopé. » La communauté éducative a également à sa disposition de nombreuses ressources : Mooc, formations internes, webinaires, et la presse spécialisée qui publie régulièrement sur le sujet.

Des outils IA à l'école

Par ailleurs, l'intelligence artificielle a déjà, discrètement, fait son entrée dans les classes. En maternelle, les élèves travaillent l'algorithmique à l'aide de petits robots. En primaire et au collège, le jeu de Nim permet de verbaliser le raisonnement et d'aborder les notions de boucle et d'instruction conditionnelle. Depuis septembre 2024, des assistants pédagogiques intelligents sont à la disposition des équipes pédagogiques. Déployés en cycle 2 (CP, CE1 et CE2), prochainement en cycle 3 (CM1, CM2, 6^e), des outils facilitent l'apprentissage des mathématiques ou encore du français, à l'instar d'Adaptiv'Math, Smart Enseigno, Lalilo et Navi. À partir du lycée, Nolej AI permet aux enseignant-es de créer des supports de cours variés à partir des données confiées à l'outil.

À la rentrée 2026, une IA souveraine sera mise au service des professionnel-les de l'enseignement, a annoncé la ministre de l'Éducation lors du Sommet de l'IA à Paris, en février 2025. En attendant, le ministère reste vigilant au sujet de l'exploitation qui pourrait être faite des données et des productions des élèves. C'est surtout le cas en matière d'outils d'intelligence artificielle générative, comme le rappelle Romain Vanoudheusden : « la politique du ministère et de Réseau Canopé est d'encourager les enseignant-es à s'emparer des potentiels de l'IA en termes de conception et de création de cours. En revanche, nous invitons à l'utiliser le moins possible avec les élèves, au moins jusqu'à l'âge de douze ou treize ans. Dans tous les cas, l'utilisation se fait en groupe encadré, à partir d'adresses e-mail sécurisées. »



© Photo de Sam Balay sur Unsplash

Une acculturation numérique plutôt qu'une formation à un outil

Le directeur de l'innovation rappelle que la mission de Réseau Canopé n'est pas de courir après les outils, mais de développer une véritable culture numérique. « Les compétences numériques du corps enseignant sont ainsi améliorées et, par ricochet, celles des élèves. Ils et elles s'adaptent et éveillent cette curiosité qui permet de développer les capacités nécessaires à l'appréhension des nouveautés technologiques. Un outil peut disparaître en deux semaines et être remplacé par un autre encore plus pertinent, surtout dans le domaine des IA génératives », argumente Romain Vanoudheusden. Avec neuf lycéen-nes sur dix qui utilisent déjà l'IA, le rôle de la communauté éducative consiste plutôt à accompagner une première appropriation des concepts philosophiques et éthiques liés à l'intelligence artificielle.

Une adaptation de l'enseignement

C'est déjà une réalité : 80 % des élèves et des étudiant-es font leurs devoirs avec l'IA. Il est, en outre, vain de lutter contre cette pratique, puisque les détecteurs d'IA sont peu fiables. Dès lors, la communauté éducative doit envisager que l'élève travaille différemment, et non moins qu'avant. D'ailleurs, pour Romain Vanoudheusden, faire ses devoirs avec l'IA générative n'est pas plus malhonnête que de s'aider de Wikipédia ou de travailler avec ses parents, ses frères et sœurs. Le formateur cite le cas d'une professeure de philosophie qui note aussi les brouillons de

Un campus d'excellence de l'IA à Paris

Depuis 2012, la cité scolaire Paul Valéry (Paris 12^e) offre des enseignements et des ateliers informatiques en intelligence artificielle pour tous les niveaux, de la 6^e aux classes préparatoires. L'établissement est le siège du nouveau Campus IA, un projet conjoint de la Région, du Rectorat et des académies d'Île-de-France, auquel s'est associée Sorbonne Université. Il ambitionne de « sensibiliser et acculturer les publics à l'IA » – élèves, enseignants mais aussi grand public, de « former à l'IA et par l'IA » en mobilisant des entreprises innovantes, de « diffuser » ces nouveaux savoirs au sein des entreprises franciliennes.

Le projet vise également à promouvoir la féminisation des carrières dans l'IA, alors que seulement 1 % des filles choisissent la spécialité Numérique et sciences de l'informatique en classe de Terminale. En 2026, un tiers-lieu comprenant des espaces de formation, de coworking et des laboratoires, sera édifié à côté de la cité scolaire, pour favoriser les synergies et parachever ce nouveau campus.

Marine Planche, Bpi

devoirs, puisqu'ils rendent compte du cheminement intellectuel de l'élève.

L'IA offre également de formidables opportunités en termes d'ingénierie pédagogique, comme l'adaptation des énoncés aux besoins de certains élèves (troubles dys, décrochage scolaire, etc.), la création de groupes, ou encore la conception de nouveaux formats. Avec l'intelligence artificielle prédictive, il sera même possible de détecter des signaux faibles de décrochage sur un exercice et de proposer des remédiations à l'élève. C'est sans doute aussi pour les enseignant-es l'occasion de reconquérir du temps à consacrer à leur mission principale, l'accompagnement des élèves vers le savoir et l'épanouissement, en déléguant aux machines intelligentes les tâches répétitives ou administratives.

Fabienne Charraire, Bpi

POUR ALLER PLUS LOIN

Claude Vivier, *Éducation et Intelligence artificielle*, L'Harmattan, 2024.
Julie Higounet, Jean-Michel Zakhartchouk (dir.), *Intelligence artificielle et pédagogie*, Cahiers pédagogiques n°593, 2024.
Pierre Martinez, *Intégrer l'intelligence artificielle à l'université*, L'Harmattan, 2024.

LA POÉSIE DANS L'ŒUVRE DE PIERRE BOULEZ

Pour le compositeur, chef d'orchestre, fondateur de l'Ircam et théoricien de la musique, qui aurait eu cent ans en 2025, poésie et musique sont « deux monstres sacrés dont on a maintes fois envisagé le duel ! ». Comment s'exprime cette dualité dans l'œuvre de Pierre Boulez ? Quels liens la musique tisse-t-elle avec la poésie dans les écrits et les partitions du compositeur ?

Dans un article paru dans *Libération* du 20 juin 1983, intitulé « Si je pense à René Char », Pierre Boulez décrit l'emprise des poèmes sur son être et son élan créateur. « [La poésie] vous révèle, vous transmute en votre identification absolue », explique le compositeur. Boulez reconnaît ainsi les profondes transformations que provoque en lui la rencontre avec un texte poétique.

Recherche de la base et du sommet

La genèse de ses compositions, comme *Pli selon Pli* ou *Le Marteau sans maître*, peut être abordée en se reportant aux partitions, mais aussi en se plongeant dans les textes de René Char et Stéphane Mallarmé, parmi tant d'autres sources auxquelles Boulez s'est, selon son expression, « allié ». « Lorsqu'il tournait son regard vers une œuvre qui n'était pas de musique mais de peinture, de poésie ou de littérature, c'était toujours aussi pour y chercher des réponses musicales, c'est-à-dire une fois encore de technique musicale », précise Lambert Dousson dans *Une manière de penser et de sentir. Essai sur Pierre Boulez* (2017). Le chemin emprunté par le fondateur de l'Ircam tient de la voie d'escalade sur une paroi vierge : le mur est là, bien visible ; les techniques sont disponibles, il les maîtrise ; il ne reste plus qu'à tracer une ligne « de la base » au « sommet » (Char), et s'y engager. Quitte à être constamment surpris par les imprévus du terrain, les brusques changements de temps, l'ampleur de la tâche.

« Alliés substantiels »

Dans ce *work in progress* – notion à laquelle Boulez est très attaché – les premières années (1940-1950) sont décisives. Auprès du compositeur Olivier Messiaen, il se libère d'une trop grande dépendance au dodécaphonisme, « méthode de composition fondée sur l'organisation systématique des douze sons de l'échelle chromatique », selon *Le Petit Robert* (2024). Et, aux côtés du comédien Jean-Louis Barrault, il développe un goût pour l'aventure théâtrale en tant que directeur musical de la compagnie Renaud-Barrault. Chez Boulez, il y a surtout, d'emblée, la recherche d'« alliés substantiels », qu'ils soient peintres – Klee, Cézanne, De Staël – ou poètes – Artaud, Mallarmé, Celan, Char, Cummings. Char prête ses mots à Boulez pour *Le Visage nuptial* en 1946 et, deux ans plus tard, pour *Le Soleil des Eaux* (1948). « J'aimerais que votre travail, bien rangé en peloton redoutable, fusille proprement la bêtise de notre temps », écrit le poète au compositeur dans une lettre datée de 1948, reproduite dans le livret *Le Marteau sans maître*, publié chez Deutsche Grammophon (2013). Cette œuvre, que Boulez a composée d'après le recueil éponyme de Char, lui assure, en 1952, une notoriété définitive. Ce que recherche – et trouve – Boulez, c'est « la condensation du langage », « faire proliférer la musique... autour d'un noyau poétique » (*Complete Works*, 2013).

Dans sa collecte perpétuelle d'enrichissements artistiques et littéraires, le compositeur, convaincu que « tous les créateurs sont des prédateurs » (*Éclats/Boulez*, 1986), rencontre aussi le poète américain Edward Estlin Cummings, en 1952. Les « compositions » du poète, dont les assemblages et permutations peuvent rappeler Apollinaire et le dadaïsme, marquent Boulez sur le long terme. Ce n'est que dix-huit ans plus tard, en 1970, qu'il écrit la pièce pour seize voix solistes, chœur et ensemble *Cummings ist der Dichter*.

© Jean Radel / Collections Ircam



Mallarmé, le talisman

Les premières *Improvisations* sur Mallarmé sont écrites dans les années 1950. Pour ces œuvres, Boulez s'inspire de Kandinsky, qui définit les improvisations comme des « traductions picturales d'événements profondément spirituels » (*Kandinsky, Parcours exposition*, Centre Pompidou, 2009). De ce travail, naît *Pli selon Pli*, l'une des œuvres pour voix et orchestre les plus ambitieuses du 20^e siècle, et sans doute l'un des chefs-d'œuvre de Boulez. Trois états successifs ont été enregistrés en 1969, 1981 et 2001, selon la logique du *work in progress*.

Si Boulez s'inscrit dans la lignée de Debussy et Ravel en s'inspirant de Mallarmé, il se démarque par une approche plus profonde. Il reprend à son compte les conceptions qu'expose Mallarmé dans *La Musique et les Lettres* (1895) sur la nature du langage, de la musique, de la poésie, et leurs exigences réciproques. « L'influence que j'ai reçue de Mallarmé est d'autant plus forte que sa démarche peut se transcrire dans une autre matière artistique [...] Mais lorsque je parle de transcription, il ne s'agit évidemment pas d'une correspondance textuelle mais bien d'une transsubstantiation », explique-t-il en 2002 dans *Éclats*.

Aussi bien Boulez n'a-t-il jamais « mis en musique » un seul poème. Il les a – selon ses propres termes – « alliés, transcrits, transposés, transsubstantiés ».

Anne Bléger, Claude-Marin Herbert, Bpi

« La musique se lie à la poésie à des niveaux bien différents, avec plus ou moins d'intensité, de présence : de la simple épigraphe à la fusion ; de l'épisode anecdotique à la substance fondamentale. »

Pierre Boulez

POUR ALLER PLUS LOIN

- Pierre Boulez**, *Points de repère*, tome 1, *Imaginer*, Christian Bourgeois, 1995.
- Pierre Boulez**, *Points de repère*, tome 2, *Regards sur autrui*, Christian Bourgeois, 2005.
- Claude Samuel**, *Pierre Boulez. Éclats*, Mémoire du livre, 2002.
- Mary Breatnach**, *Boulez and Mallarmé. A Study in Poetic Influence*, Scholar Press, 1996.
- Lambert Dousson**, *Une manière de penser et de sentir*. Essai sur Pierre Boulez, PUR, 2017.
- Jean-Louis Leleu et Pascal Decroupet (dir.)**, *Pierre Boulez. Techniques d'écriture et enjeux esthétiques*, Contrechamps, 2006.

LES LETTRES DE LUMIÈRE

D'ALICE BABIN

Les lieux sont au cœur de l'œuvre d'Alice Babin. Quartier d'enfance, bibliothèque, espaces publics, espaces rêvés... Ces endroits ne sont pas qu'un décor. Ils abritent des récits, deviennent des refuges et des espaces à réinventer. Alors quand la Bpi et le Centre Pompidou ferment, Alice Babin imagine un projet épistolaire : des lettres pour combler le vide. Rencontre avec une autrice qui explore la mémoire des lieux et la manière dont ils façonnent nos existences, nos histoires.

Dans *Prière au lieu* (2021), votre premier roman, la narratrice raconte le quartier de son enfance, la rue des Rigoles à Paris. Les lieux de vie, dans lesquels on arrive, que l'on quitte ou que l'on habite, sont au cœur de votre travail. Pourquoi choisir de privilégier ce thème ?

Alice Babin : Je n'ai pas choisi. Le rapport aux lieux s'est imposé à moi dès mes premiers textes : des articles que j'écrivais, notamment pour le *Bondy Blog*, un média qui raconte la vie des quartiers populaires. Et même avant d'être publiée, mon écriture, mes réflexions, étaient beaucoup reliées à des rues, des quartiers que j'arpentais. Plus jeune, je passais beaucoup de temps à marcher, observer, mon quartier d'enfance – le 20^e arrondissement de Paris – puis de plus en plus loin avec le temps. J'ai toujours eu le sentiment que les lieux pouvaient nous contenir. Nous embrasser, nous abriter. Qu'ils sont comme des abris d'histoires, de pensées.

Dans votre livre, la narratrice est architecte. Quel parallèle dressez-vous entre l'architecte et l'écriture, notamment dans la perception qu'on peut avoir d'un lieu ?

AB : Je crois en dieu, je crois qu'écrivain-es et architectes cherchent la même chose : faire de la place. Pour les autres, pour elles et eux-mêmes, pour un pan de l'Histoire. Ils et elles sont des fabricants de place et rendent possibles des endroits, pour que les choses existent concrètement. L'architecte écrit concrètement : le bâti, le paysage, la ville. Et l'écrivain-e bâtit concrètement ! Dans ses mots, un récit prend

forme et existe. Ma narratrice cherche à participer à cette histoire, à infléchir le sens, à construire, reconstruire, graver, conserver... Sa question, c'est comment faire ? Alors elle teste des trucs. Au sein d'un texte et au sein d'une agence d'architecture, elle tente de construire. De faire de la place à une histoire.

Pourquoi avoir choisi la Bpi pour votre projet de correspondances *Les Lettres de Lumière* ?

AB : Lorsque j'ai appris que le Centre Pompidou et la Bpi allaient fermer, j'ai tout de suite eu l'image d'un quartier déserté. Cette grande dalle, toutes ces rues pavées, je les ai vues complètement changées, vidées. J'ai imaginé les cafés du coin, vendeurs de crêpes, supermarchés, privés de leur foule. Ça m'a touchée ! Ça m'a rendue triste ! Je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose. Et puis j'ai pensé : qu'est-ce qu'on fait lorsque quelqu'un s'en va ? Pas lorsque quelqu'un disparaît, mais lorsque quelqu'un part, quelque temps, quelques mois, quelques années ? On prend des nouvelles, n'est-ce pas ? On ne se satisfait généralement pas de l'absence, en tout cas pas moi. On crée par-dessus. Alors, ça voulait dire écrire. Et pourquoi pas écrire des lettres. L'écriture, et la lettre en particulier, est un fil. Quelque chose qui se fabrique, au-dessus d'un vide.

C'est ma façon de gérer, d'apprivoiser les désertions. Proposer autre chose. Je ne me résous pas au rien. Je voulais donc proposer au public de la Bpi de partager ce non-rien plein, ce non-lieu qui a lieu.

Ce n'est pas votre première expérience épistolaire. L'année dernière, vous initiiez déjà le projet *Les Lettres* avec votre communauté...

AB : J'avais écrit un texte que j'aimais beaucoup mais dont je ne savais pas quoi faire. Ce texte racontait un rêve que j'avais fait, dans lequel une carte postale s'écrivait, sauf que dans le rêve, à la fin de la carte, je réalisais que je rêvais, je me réveillais, et tous



© Jérémy Stryker

les mots disparaissaient. Ce rêve était assez angoissant. Triste. Je ne voulais pas du tout que les mots disparaissent. Je ne voulais pas du tout que la carte postale cesse de s'écrire.

Des mois après l'écriture de ce texte de quelques pages, j'ai eu envie de le partager. Je suis assez superstitieuse. Je me suis dit que, si ce texte n'était pas partagé, s'il restait seul dans mes dossiers, c'était un peu comme si la carte arrêta de s'écrire. Pour faire honneur au rêve, pour conjurer la crainte, je devais le partager. J'ai proposé de l'envoyer à qui le voudrait sur mes réseaux sociaux, quelques personnes m'ont répondu, m'ont donné leur adresse postale, et le courrier est parti.

Après, il y a eu comme de la magie. Je ne voulais pas arrêter. Et les gens me demandaient : « c'est quand la prochaine ? » La carte n'arrêta pas de s'écrire. C'est comme ça que *Les Lettres* sont nées.

« L'écriture, et la lettre en particulier, est un fil. Quelque chose qui se fabrique, au-dessus d'un vide. »

Alice Babin

Quel est votre rapport à l'objet papier ?

AB : D'abord, il me semble qu'un texte papier existe plus qu'un texte d'écran. C'est encore lié à mon « sujet », mon obsession, que les choses existent. Et toujours un peu plus. Alors, le papier... j'ai l'impression que ça y participe.

Ensuite, il y a le sujet du temps. On prend le temps de lire un texte que l'on ouvre, que l'on va chercher dans sa boîte aux lettres, que l'on déplie, on s'installe, on allume la lumière, ou pas, on choisit le silence, ou pas. Ce n'est pas comme avec un texto que l'on peut lire sans se déplacer, ou accidentellement, un peu inconsciemment, en bougeant juste le doigt. La lecture d'une lettre papier est très consciente. Très sacralisée.

Enfin, je crois qu'il y a dans la lettre l'idée du cadeau, que quelqu'un nous a adressé, et que l'on ouvre. Il y a de cela dans *Les Lettres de Lumière*, ou dans mon projet *Les Lettres*. Le désir d'offrir un cadeau. D'adresser une pensée. Un soin à quelqu'un.

Dans votre première *Lettre de Lumière*, vous dressez le portrait d'usager-ères et bibliothécaires de la Bpi qui ont croisé votre route. Comment avez-vous perçu leur rapport à ce lieu ?

AB : Ce qui me touche le plus ici, c'est la diversité réunie au sein d'un même endroit. Chacun est là, avec sa différence. Différence de profils. De réalités. D'objet d'étude. De style. De raison de sa présence ici. Différence de vie. La Bpi offre un toit, un lieu, pour passer le temps, pour exister, sans condition, sans exception. La Bpi, c'est une sorte de monde entier, sous un toit commun. Dans une maison commune.

C'est peu de dire, aujourd'hui, combien un tel lieu est important.

Propos recueillis par **Zélie Perpignaa**, Bpi

POUR ALLER PLUS LOIN

Alice Babin, *Prière au lieu*, JC Lattès, 2021.

INDUSTRIE DU JEU VIDÉO : GAME OVER OU START AGAIN ?

Pendant la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Paris, le porteur de flamme apparaît sous les traits iconiques du héros d'Assassin's Creed. Une célébration de la puissance de l'industrie vidéoludique française qui tranche avec la réalité d'un secteur en crise. L'économie du gaming tient sur un fil, tiraillée entre des restructurations massives et la nécessité d'une mutation en profondeur.

En 2024, l'industrie du jeu vidéo a totalisé 14 600 licenciements dans le monde, soit 4 000 de plus qu'en 2023, selon le rapport annuel d'Achievement Industry, portail dédié à l'emploi et à l'annuaire d'entreprises et d'écoles spécialisées dans l'industrie du jeu vidéo. La vague est partie des États-Unis et se répand partout. Restructurations, changements de gouvernance, plans de licenciement et dépôts de bilan sont le lot de nombreux studios aujourd'hui.

En France, comme ailleurs, les salarié-es du secteur sont touché-es de plein fouet. Récemment le studio français Don't Nod, qui a créé *Life is strange* (2015), *Tell Me Why* (2020) et *Jusant* (2023), s'est séparé d'un tiers de ses effectifs. Le géant Ubisoft n'échappe pas non plus à la tempête. Le développeur français, à l'origine des très réputés *Assassin's Creed* (premier volet sorti en 2007), *Les Lapins crétins* (2007), *Watch Dogs* (2014) et *Watch Dogs: Legion* (2020), a enregistré une chute en Bourse de plus de 40 % sur un an et fermé plusieurs de ses antennes aux États-Unis, au Japon et en Europe. En grande difficulté, Ubisoft menace d'être racheté.

Triple A : la crise d'un modèle

Ces chiffres donnent raison à Jason Schreier, qui affirme dans *Press Reset. Désastres et reconstructions dans l'industrie du jeu vidéo* (2022) que « l'industrie du jeu vidéo a un côté obscur ». Le journaliste américain, auteur de plusieurs enquêtes menées sur le terrain, ne mâche pas ses mots : « Alors que chaque année, les sociétés vidéoludiques engloutissent encore plus d'argent, nombre d'entre elles ne parviennent pas à fournir un environnement stable et sain à leurs employé-es. Il suffit

« Le triple A sur console, cet équivalent du blockbuster hollywoodien pour le cinéma, va mal et fait tanguer le navire. »

Olivier Mauco

d'un flop ou d'une mauvaise décision commerciale pour qu'un éditeur de jeux vidéo pesant un milliard de dollars se retrouve à procéder à des licenciements massifs ou à fermer un studio de développement, quoi qu'il ait pu gagner cette année-là. »

Selon Olivier Mauco, chercheur en sciences politiques et game studies, et fondateur de l'Observatoire européen du jeu vidéo, il est nécessaire de nuancer ce constat : « Il n'y a pas forcément une crise du jeu vidéo, mais plutôt des crises qui concernent surtout le modèle du triple A sur console. Cet équivalent du blockbuster hollywoodien pour le cinéma va mal et fait tanguer le navire. » Les jeux à gros budget, à l'instar de *Spider-Man 2* dont le développement a coûté plus de 300 millions de dollars, peinent à rentabiliser leurs coûts de production. En parallèle, la montée en puissance des jeux multijoueur-euses gratuits comme *Fortnite*, marque un véritable tournant dans l'industrie. Les préférences des utilisateurs et utilisatrices évoluent, au profit de jeux en ligne accessibles et collectifs.

Les causes d'une spirale infernale

Le scénario de la crise actuelle embarque l'industrie du jeu vidéo dans une spirale infernale. Tout semblait pourtant aller pour le mieux il y a seulement quelques années. Emmanuel Forsans, directeur de l'Agence française pour le jeu vidéo, explique dans un entretien accordé à France info en décembre 2024, que la crise du Covid-19 a constitué un tournant. À cette période, la surconsommation vidéoludique a conduit les investisseurs à s'engouffrer dans la brèche et les studios à pratiquement doubler leurs effectifs. Or, depuis le déconfinement, les habitudes de

Festival Press Start

Automne 2025

Bibliothèque publique d'information,
Bâtiment Le Lumière - Paris 12^e

Programme complet sur agenda.bpi.fr



© Bpi, 2025. Illustration générée par IA

consommation sont revenues à la normale. « Les jeux qui sortent ne sont absolument pas rentables », précise-t-il.

Olivier Mauco abonde dans ce sens et souligne une mutation fondamentale dans l'industrie : « Les gens n'achètent plus de jeux à 70 €, ils préfèrent les micropaiements à moins de 10 € pour des accessoires ou des expériences dans les jeux. » Les services d'abonnement, comme le Xbox Game Pass, ou les plateformes de vente dématérialisées, telles que Steam, ont également modifié les habitudes d'achat : les jeux « vivants » sont désormais privilégiés pour leur capacité à évoluer et à proposer régulièrement de nouveaux contenus. Parmi les plus réputés, *League of Legends* et les jeux de la plateforme Roblox se distinguent particulièrement sur le marché.

Dans le même temps, le modèle des grandes franchises flanche. Lancé en 2024 par Ubisoft, le jeu *Star Wars Outlaws* a coûté entre 229 et 275 millions d'euros et n'a pas connu le succès escompté. De même, *Harmony: The Fall of Reverie* (2023), *Jusant* (2023), et surtout *Banishers: Ghosts of New Eden* (2024), pourtant bien accueillis par la critique, sont des échecs commerciaux pour le studio Don't Nod. « Imaginer des grosses productions sur sept ans, c'est devenu très risqué, sauf à atteindre des économies d'échelle délorantes, comme pour *GTA-6*, déjà estimé à 2,2 milliards de dollars alors qu'il est à peine lancé », explique Olivier Mauco.

Vers une sortie de crise

Symptomatique de ce modèle « à l'ancienne », la sortie du nouvel opus de la saga *Assassin's Creed*, initialement prévue à l'automne 2024, a été reportée deux fois par Ubisoft. Mais les crises, aussi profondes soient-elles, peuvent aussi être des opportunités de transformation. Olivier Mauco insiste sur la nécessité de « capter les joueurs et joueuses sur le long terme grâce à des mises à jour constantes et une logique de "game-as-a-service" [jeu en tant que service] ».

Le futur du jeu vidéo pourrait bien se jouer entre les murs des studios indépendants. Avec des titres comme *Among Us*, le chercheur rappelle que « la créativité n'est plus nécessairement associée à la performance technique, mais à l'histoire, au gameplay [l'expérience de jeu] et au design ». Ces jeux, souvent produits avec des moyens modestes, répondent à une demande croissante pour des expériences originales et accessibles.

Samuel Belaud, Anne Bléger, Bpi

POUR ALLER PLUS LOIN

Jason Schreier, *Press Reset. Désastres et reconstructions dans l'industrie du jeu vidéo*, Mana book, 2022.

Olivier Mauco, *Jeux vidéo, hors de contrôle ? Industrie, politique, morale*, Questions théoriques, 2014.

2024, UN MONDE SOUS TENSION

L'année 2024 est profondément marquée par des crises et des conflits majeurs qui bousculent les équilibres internationaux. Au Proche-Orient, après les attentats d'octobre 2023 contre Israël, la reprise de la guerre à Gaza enterre les espoirs de paix durable. En Europe, la guerre en Ukraine et la montée des extrêmes droites mettent à nu les fragilités du projet communautaire. Outre Atlantique, les élections de fin d'année enfoncent les États-Unis dans leurs divisions.

Face à ces tensions et bouleversements, que peut la justice internationale ?

Retour sur quatre débats du cycle « Le Monde sur un fil » organisés par la Bpi et la revue *Esprit* tout au long de l'année. Intellectuel·les, député·es, journalistes, magistrat·es et militant·es décryptent ces crises globales, en quête de solutions et d'apaisement.

Dossier préparé par Fanny Le Corre, Bpi



Peut-on relancer un processus de paix au Proche-Orient ?

Quelques semaines après les attentats du 7 octobre 2023 en Israël et la reprise de la guerre à Gaza, la Bpi organise un débat sur le sujet du conflit israélo-palestinien. Les politistes Joseph Bahout et Denis Charbit ainsi que l'avocat Arié Alimi apportent leurs témoignages sur le climat politique dans cette région du Proche-Orient et sur ce moment inédit dans l'histoire du conflit, vécu comme un véritable point de bascule. Les trois participants reviennent sur les causes de l'échec des processus de paix précédents.

Dans une tentative de remise en perspective de cette guerre dans l'espace et le temps, ils évoquent les différentes solutions possibles pour sortir d'un face à face infructueux et créer les conditions d'une paix durable : médiation d'un acteur de la scène internationale, recomposition des pouvoirs en présence, émergence d'une gouvernance palestinienne.



Rencontre avec Arié Alimi, Joseph Bahout, Denis Charbit et Anne-Lorraine Bujon, directrice de la rédaction de la revue *Esprit*
Le 29 janvier 2024

replay.bpi.fr/peut-on-relancer-un-processus-de-paix-au-proche-orient



© Bpi / Fanny Le Corre, 2025

Rencontre « Le Monde sur un fil » du 29 janvier 2024 à la Bpi

Le projet européen à l'épreuve de la guerre

Dans une actualité européenne dense, à l'approche des élections législatives françaises de juin 2024, entre la guerre en Ukraine qui continue et les mouvements d'extrême-droite qui progressent, la rencontre organisée par la Bpi et la revue *Esprit* soulève la question du projet politique européen et de son évolution. Pour Céline Spector, professeure de philosophie politique, l'Europe est à un tournant existentiel. Elle plaide pour un contrôle démocratique renforcé, afin d'éviter ce qu'elle considère comme une dérive vers un pouvoir hégémonique aux mains des institutions européennes. Cartes à l'appui, la politologue Marie Mendras démontre les rapports de forces à l'œuvre sur le continent européen, en adoptant d'autres perspectives que celle de

la France. Quant au député Dominique Potier, il souligne la singularité du projet européen qu'il faut impérativement préserver dans ce moment de transformation profonde : l'universalisme. C'est la justice sociale et environnementale qui doit être la boussole de l'Europe.

Les invité-es évoquent les possibles moyens pour y parvenir dans les prochaines années : réfléchir à de nouvelles ressources financières ou fiscales, améliorer la communication du Parlement européen pour lutter contre la désinformation, mais aussi réformer le statut d'eurodéputé-e, pour renforcer les liens entre citoyen-nes et parlementaires.



Rencontre avec Marie Mendras, Dominique Potier, Céline Spector et Anne-Lorraine Bujon
Le 29 avril 2024
replay.bpi.fr/le-projet-europeen-a-lepreuve-de-la-guerre

L'Amérique contre elle-même

À l'approche de l'élection présidentielle aux États-Unis, trois témoins des réalités américaines échangent sur l'évolution du pays et les fractures qui s'y creusent. Laurence Nardon, docteure en sciences politiques, constate une polarisation accrue du paysage politique aux États-Unis, qui s'exprime notamment par de la violence et de la colère sur les réseaux sociaux. Une vision partagée par Harrison Stetler, journaliste de retour d'un voyage outre-Atlantique, qui apporte un témoignage éclairant sur les séparations sociales au sein de la population. L'historien Romain Huret rappelle que la société américaine a toujours été traversée par de nombreux conflits et que les fractures économiques, sociales et culturelles participent de l'identité de cet état fédéral composé de multiples réalités. Il observe néanmoins que, depuis 20 ans, les élections ne sont plus perçues comme des temps de résolution des conflits, ce qui fragilise le système démocratique.

Nous retenons de cette rencontre que le sentiment de déclassement intergénérationnel de la classe moyenne est l'enjeu principal de l'élection du 5 novembre 2024. Une problématique longtemps niée par le parti démocrate et instrumentalisée par le parti républicain, révélatrice d'une société fragilisée, avec une jeunesse endettée, un accès à l'emploi difficile et une espérance de vie déclinante. Un nouveau contrat social doit être proposé dans ce pays qui s'est pourtant construit autour des notions de progrès social et médical, sur des bases révolutionnaires et une forte sensibilité à l'esprit des Lumières.



Rencontre avec Romain Huret, Laurence Nardon, Harrison Stetler et Anne-Lorraine Bujon
Le 16 septembre 2024
replay.bpi.fr/lamerique-contre-elle-meme

La justice internationale face à l'irréparable

La justice internationale est celle qui traite des faits les plus graves : génocides, crimes de guerre, tortures, disparitions. La discussion entre Antoine Garapon, magistrat, Valérie Rosoux, professeure en sciences politiques et Firas Kontar, militant des droits humains, fait écho au contexte international très lourd de l'automne 2024 : premier anniversaire des massacres en Israël, guerre destructrice à Gaza puis au Liban mais aussi conflit en Ukraine, en Syrie, au Soudan... Une série de conflits face à laquelle le droit international semble disqualifié et impuissant.

Si Antoine Garapon souligne que la justice internationale intervient de plus en plus en temps réel, pendant les conflits en cours, elle demeure contrainte par un paysage politique qui l'empêche d'être efficace et de s'appliquer. Elle doit aussi faire face à des réalités nouvelles : diversification des parties en présence dans les conflits au Proche-Orient, usages disproportionnés de la force, terrorisme, violences extrêmes contre les civils... Il existe un vide juridique à plusieurs dimensions que le droit international doit encore rattraper. C'est pourquoi Firas Kontar donne l'exemple de citoyen-nes syrien-nes qui, par leur acharnement individuel, rendent possible la tenue de procès en Europe pour juger les crimes commis en Syrie et faire éclater la vérité. De même, Antoine Garapon rappelle qu'après les massacres de Boutcha, la population ukrainienne s'est très vite organisée pour récolter des preuves et constituer une mémoire de ces crimes. La justice internationale est nécessaire, rappelle Valérie Rosoux, pour sanctionner les responsables lors de procès mais aussi pour permettre la reconstruction des victimes, de leurs familles, des sociétés entières, qui doivent pouvoir tourner la page et reprendre le cours d'une vie normale.



Rencontre avec Antoine Garapon, Firas Kontar, Valérie Rosoux et Anne-Lorraine Bujon
Le 7 octobre 2024
replay.bpi.fr/la-justice-internationale-face-a-lirreparable

ENTRETIEN AVEC ANNE-LORRAINE BUJON



Directrice de la rédaction de la revue *Esprit*
Conseillère scientifique du cycle « Le Monde sur un fil », coorganisé avec la Bpi.

Quel regard portez-vous sur l'année 2024 du point de vue de l'ordre international ?

Anne-Lorraine Bujon : L'année 2024 a été profondément marquée par les conséquences des massacres perpétrés par le Hamas en Israël le 7 octobre 2023 et la guerre de destruction qui a suivi : dans la bande de Gaza, au Liban, puis dans les zones frontalières de Syrie. S'ajoutant à la guerre qui se poursuit en Ukraine, et à celles dont on parle beaucoup trop peu au Soudan et ailleurs, ces conflits sont aussi tristement révélateurs d'une forme d'impuissance du système international à les prévenir ou y imposer des médiations efficaces. Cette disqualification tient à de nombreux facteurs, dont le relatif repli des États-Unis sur leurs difficultés internes, qui laisse le champ libre à des puissances anti-démocratiques comme la Russie, la

Turquie ou l'Iran pour exercer un pouvoir d'influence et de nuisance, dans des régions qu'ils considèrent comme leur arrière-cour et parfois bien au-delà. La Chine semble s'abstenir d'interventions directes tout en construisant ses capacités commerciales et militaires. Elle participe par ailleurs à des opérations de déstabilisation des opinions publiques à travers le monde pour subvertir un ordre international dont elle ne veut plus, car elle le considère dominé par les États-Unis et leurs alliés. L'Europe, quant à elle, reste étrangement aphone, minée par des incohérences et des divisions que l'on a vu s'exprimer au moment des élections européennes du mois de juin. Tout ceci indique que l'ordre international tel que nous l'avons connu depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale a vécu. Pour autant, on peine à voir quel « système » lui succède.

« Nous sommes nombreux à être sortis de cet auditorium, réconfortés de voir qu'il est toujours possible, à défaut de s'entendre spontanément, de commencer par s'écouter, et de penser à plusieurs. »

Anne-Lorraine Bujon

Ni les grilles de lecture héritées de la Guerre froide, ni celles qui relèvent d'un soi-disant choc des civilisations ne permettent de donner du sens à ces bouleversements majeurs. L'année s'est d'ailleurs terminée, sans que personne ne l'ait vu venir, par la chute inespérée du régime Assad en Syrie, qui régnait par la terreur sur sa population depuis plus de cinquante ans. Le renversement de cette dictature inhumaine ouvre sur des défis considérables pour le pays et toute la région, mais elle reste l'une des rares bonnes nouvelles d'une année autrement lourde de menaces et de mauvais augures.

Dans le contexte actuel de défiance envers les médias, quelle est selon vous la valeur ajoutée des rencontres avec le public pour traiter des sujets d'actualité sensibles ?

ALB : À la question de la défiance envers les médias je crois qu'il faut ajouter celle de la surabondance informationnelle, et le risque d'enfermement de chacun dans les chambres d'écho que sont devenus les réseaux sociaux. L'un des symptômes de ce rétrécissement de l'espace public a été pour nous la généralisation de l'échange dans la presse généraliste de tribunes et de contre-tribunes entre personnes ou organisations qui considéraient, après le 7 octobre, qu'elles étaient porteuses de visions trop irréconciliables pour essayer même de dialoguer. Les rencontres publiques dans des lieux ouverts, comme la Bpi, par ailleurs porteurs d'une certaine vision du savoir et de la connaissance comme outils d'émancipation et de liberté pour chacun, permettent d'affirmer la nécessité du débat argumenté et de la confrontation des points de vue qui sont au cœur du projet démocratique, parce qu'elles se tiennent dans un espace commun, au sens propre du terme, où la rencontre de vraies personnes, en chair et en os, est encore possible. Pour les quatre rencontres que nous avons coorganisées, l'auditorium était plein, et les questions nombreuses : cela montre l'intérêt qui existe pour ces formes plus incarnées de discussion, y compris sur des sujets difficiles.

Un moment marquant parmi ces débats à la Bpi ?

ALB : Je reste marquée par notre premier débat, en janvier 2024, sur le conflit au Proche-Orient. Dans ce moment, précisément,

où les positions en France semblaient se tendre à l'extrême, à tel point qu'il devenait presque inaudible même de rappeler que les règles du droit international et du droit de la guerre devraient s'appliquer à toutes et tous et en tous lieux, nos trois intervenants ont eu des échanges particulièrement équilibrés, respectueux et éclairants à la fois. À certains moments de la discussion, l'émotion était palpable, entre eux – que le conflit touchait de près –, mais aussi dans la salle. Je pense que nombreux à être sortis de cet auditorium réconfortés de voir qu'il est toujours possible, à défaut de s'entendre spontanément, de commencer par s'écouter, et de penser à plusieurs. C'est l'une des convictions qui porte notre travail de revue.

Quelles problématiques internationales vous semblent déjà pertinentes pour une prochaine rencontre du cycle ?

ALB : Les prochaines rencontres du « Monde sur un fil » seront forcément marquées par l'accélération des recompositions internationales à l'œuvre sous l'effet de la deuxième présidence Trump aux États-Unis. L'affirmation totalement désinhibée d'un pouvoir qui ne se soucie plus aucunement d'apparaître comme « l'honnête courtier » d'un monde apaisé achève de nous faire basculer dans une ère nouvelle. Il faudra en explorer les multiples contours, de l'économie internationale à l'anthropologie sociale, en s'attardant notamment sur les effets de technologies de pointe qui déterminent désormais non seulement les rapports de puissance entre États, mais aussi les relations entre individus, la cohésion des sociétés, et tout ce qui fait notre rapport au monde.

Propos recueillis par **Fanny Le Corre**, Bpi

POUR ALLER PLUS LOIN

Les rencontres « Le Monde sur un fil », accessibles sur le Replay de la Bpi : replay.bpi.fr/le-monde-sur-un-fil

EURÊKOI : L'INTELLIGENCE COLLECTIVE A RÉPONSE À TOUT

Surinformation, désinformation, contenus générés par intelligence artificielle et non-vérifiés... Malgré l'abondance informationnelle dans laquelle nous baignons, il peut sembler de plus en plus difficile de trouver une réponse claire et fiable en autonomie sur Internet. Avec Eurêkoi, un réseau de bibliothécaires fait le tri pour vous.

Est-ce que les poissons pleurent ? D'où vient l'expression « minute papillon » ? Sur Eurêkoi, il n'y a pas de question bête. Créé en 2005, Eurêkoi est une plateforme de questions/réponses en ligne, gratuite et sans inscription. Pilotée par la Bpi, elle est animée par plus de 600 bibliothécaires, en France et en Belgique, qui s'engagent à apporter en moins de 72 heures une réponse documentée, s'appuyant sur des sources fiables et soigneusement sélectionnées.

Seules les questions nécessitant une consultation juridique ou médicale ne peuvent être traitées par les bibliothécaires. Toutes les autres, de la plus sérieuse à la plus insolite, font l'objet d'une recherche approfondie. Et pour celles et ceux qui en ont assez de passer plus de temps à choisir un film qu'à le regarder, ou qui ne savent pas quel roman emporter en vacances, Eurêkoi est aussi un service de recommandations personnalisées. Livres, films, séries, ou même jeux : les bibliothécaires conseillent à distance les usager-ères en fonction de leurs goûts et de leurs envies.

Des résultats pertinents et fiables

En 2024, près de 5 000 requêtes ont été formulées sur Eurêkoi. Pour y répondre, les bibliothécaires explorent bien sûr les résultats des moteurs de recherche, afin d'en extraire les ressources les plus pertinentes et fiables en accès libre sur internet. Mais ils et elles s'appuient aussi sur les collections des bibliothèques spécialisées membres du réseau, pour les demandes les plus spécifiques ou les plus techniques. Les réponses s'appuient sur les collections physiques des bibliothèques, mais également sur de nombreuses bases de données en ligne, souvent payantes, contenant par exemple des ouvrages spécialisés, des revues de recherche ou des études de marché. Autant de sources de qualité auxquelles les navigateurs ou les intelligences artificielles n'ont pas accès.

Gratuité, neutralité, diversité

Eurêkoi est un service public. C'est donc avec le souci de la neutralité et de la nuance que les répondant-es sélectionnent leurs références et présentent, le cas échéant, la diversité des opinions sur un sujet. La plateforme propose en outre, dans ses réponses, une pluralité de sources, sans parti-pris ni visée mercantile. À l'heure où les intérêts économiques de certains géants du web convergent de plus en plus vers les desseins politiques de leurs dirigeant-es, l'accès à une information fiable et neutre est un véritable enjeu de démocratie. Les algorithmes des outils de recherche et d'IA ont leurs biais, techniques ou idéologiques, qu'Eurêkoi se propose de dépasser.

IA vérifiée

Pour autant, les bibliothécaires ne s'interdisent pas d'avoir recours aux outils d'intelligence artificielle générative, pour gagner en efficacité. Ils et elles peuvent, par exemple, aider à trouver des sources complémentaires, ou améliorer la structure d'une réponse. L'authenticité et la pertinence de ces informations, sont alors vérifiées, avant de compléter le contenu par d'autres références et de l'approfondir. La démarche est explicitée en toute transparence auprès de l'utilisateur. La mention « IA vérifiée » est ajoutée à la réponse, en indiquant le nom de l'outil et la façon dont il a été utilisé. Cette approche permet, au passage, de sensibiliser les internautes aux bonnes pratiques informationnelles, et à l'importance de l'analyse critique face aux informations. Une pédagogie qui fait partie intégrante des missions des bibliothèques.

Eurêkoi

Des bibliothécaires à votre service

eurekoi.org

Application disponible sur iOS et Android



Le lien à l'humain

Face à l'instantanéité des intelligences artificielles, ce n'est pas la rapidité qui fait la pertinence d'Eurêkoi. Outre le recul critique et la qualité des sources, c'est la dimension humaine de la plateforme qui fait sa force, face à l'océan des chatbots commerciaux et administratifs. Le travail en réseau permet aux bibliothécaires de faire appel à la puissance du collectif pour résoudre, par exemple, l'énigme de l'origine d'une citation, ou du titre oublié d'un livre lu dans l'enfance. Enfin, en dialoguant avec les usager-ères pour affiner leur demande, en proposant des ressources de bibliothèques les plus proches de leur domicile, Eurêkoi renforce aussi le lien de proximité entre le public et les bibliothécaires. Aussi, alors que la Bpi ferme ses portes pour six mois, entre mars et août 2025, Eurêkoi devient, plus que jamais, un moyen de maintenir et de prolonger le lien du public avec l'institution parisienne.

Clémentine Caillol, Bpi

Eurêkoi a déjà répondu à ces questions :

- Comment conserver le patrimoine culturel immatériel ?
- Pourquoi mettons-nous, dans les pays chauds, beaucoup de piments et d'épices dans la nourriture ?
- Quelle a été la réception critique de la sonate 32 de Beethoven ?
- Existe-t-il des preuves scientifiques que les écrans sont dangereux pour les enfants et les adolescents ?
- Noël, très peu pour vous ? 5 films sans flocons ni pralines !
- Reine, ambassadrice, médecin... Sélection de biographies publiées en 2024.

Découvrez les réponses sur l'[appli](#) ou [eurekoi.org](#)



DERNIÈRES PAGES AVANT TRAVAUX



© Voyez-vous

En 1977, lors de l’inauguration du Centre Pompidou, le ministère des Affaires étrangères commande un documentaire au réalisateur Roberto Rossellini. Le film retrace l’émoi des premiers pas du public dans ce bâtiment emblématique. Quarante-sept ans plus tard, alors que le Centre Pompidou s’apprête à fermer ses portes pour une rénovation d’ampleur, une dizaine d’usagers et usagères de la Bpi participent à un atelier d’écriture visant à traduire en mots « le véritable pouls de Beaubourg » et de la bibliothèque qu’il abrite.

Écrivains et écrivaines d’un jour ont arpenté les espaces de la Bpi pour s’imprégner de ses sons, de ses ambiances et de ses mouvements. Voici quelques extraits des textes nés de cette expérience immersive orchestrée par l’écrivaine Alice Moine, en co-animation avec la chargée de collection en architecture Maïta Lucot-Brabant (Bpi).

« Combien y a-t-il de livres par rayon ? Quelqu’un a-t-il déjà tout lu ? [...] Certains d’entre eux sortent du lot et demandent à être touchés, sentis, feuilletés, lus. Ils ne vivent que pour cela après tout. »

Fuig

« Le silence, c’est ce qui saute aux yeux, aux oreilles. C’est agréable, cela fait du bien. Mon cerveau est apaisé... mais mes yeux sont à l’affût. [...] De chaque côté, des livres, éclairés par des néons – pas trop forts, pas trop faibles, juste ce qu’il faut. J’ai envie d’aller voir... Je devine... J’imagine... »

Nadine

« Des bruits de gourdes s’ouvrant, certains se désaltèrent. Des minuteurs de téléphone sonnent la fin d’un instant pour d’autres. Une soif peut

cache une faim. Le repliement se fait à la cafétéria ou entre une muraille de papiers et de couvertures inégalement réparties pour se remplir l’estomac d’une sucrerie. »

Eloi

« Leurs bras se frôlent, leurs voix chuchotent, Penchés l’un vers l’autre, ils étudient, ils s’étudient, Il lui caresse la main, elle sourit, Puis replonge ses grands yeux sur son écran tactile. »

Fabienne

« De l’autre côté des baies vitrées, Paris vit sa vie. Un lecteur debout, dans l’allée d’à côté. Je vois entre les volumes une section de son imperméable, ses deux mains tenant un livre ouvert. Il s’est laissé happer par la lecture. Des marcheurs dans les travées. Vous ne l’avez peut-être pas remarqué, mais qu’est-ce qu’on marche à la Bpi ! »

Ginette

« Murmures au loin. X tousse, Y l’imite, Z prend le relai comme s’ils se répondaient. Comme des chiens dans la nuit. Un bruit de métal. Les étagères, ça doit venir de là. De la travée centrale on peut toucher des yeux les quatre parois. C’est la plaine. Les bibliothécaires papotent. »

Agnès

« Regardant le sol et sa ligne verte et jaune, il revit la moquette. Regardant le ciel bleu, ses lignes de lumière, il revit le plafond, ses tubes et ses néons. Regardant les bosquets, il revit les rayons et les livres. Alors, tournant à nouveau son regard vers l’insecte, il revit la chenille... »

Pierre

« Je me souviens de l’odeur des livres, Je me souviens de l’odeur de la moquette, Je me souviens des souris, Je me souviens de la frayeur d’un employé, Je me souviens de la tranquillité du lieu, Je me souviens du plaisir à travailler, Je me souviens de l’insouciance des années 1980, J’ai laissé là, la note s’inscrire dans ce lieu. »

Fabienne

« Quand on se dirige vers le nord-ouest, la rupture progressive du silence tourne en une clameur de voix humaines jusqu’à atteindre une odeur de café et boissons chaudes, spécifique de celles produites par les distributeurs automatiques rassemblés là avec les conversations. »

Michèle

« Je quitte cet espace qui m’a révélé que mon imaginaire et la réalité se confondent et qui m’invite à revenir pour m’envoler avec lui. »

Philippe

LA BPI DÉMÉNAGE !



© Bpi, 2023

La façade du bâtiment Le Lumière

La Bpi à distance

Médiations en ligne

- Ateliers emploi et vie professionnelle
- Ateliers de conversation en Français Langue Étrangère (FLE)
- Ateliers de conversation en portugais, tous les mercredis à 19 h

Infos sur www.bpi.fr/bpi-distance

Nos ressources à distance

Accès gratuit à des dizaines de ressources numériques (presse, langues, sciences humaines et sociales, littérature, musique, arts, informatique, mode...), auxquelles la bibliothèque est abonnée. Inscription et infos sur www.bpi.fr/nos-ressources-a-distance

La Bpi hors les murs

Rencontres / Débats

- **Gaîté Lyrique** : Rencontres des cycles « Le Monde sur un fil », « Les rendez-vous d’Effractions »...
- **Centre Wallonie-Bruxelles** : Rencontres des cycles « Belgian Theory », « Profession reporter »...
- **Réseau des Bibliothèques de Paris** : Rencontres des cycles « Profession reporter », « Les jeudis de l’actu »...

Cinéma documentaire

- **Forum des images** : Séances de cinéma en soirée de La cinémathèque du documentaire
- **Centre Wallonie-Bruxelles** : Séances de cinéma en journée de La cinémathèque du documentaire

Le 25 août 2025, une bibliothèque toute neuve ouvre ses portes dans le 12^e arrondissement de Paris !

Pendant les travaux au Centre Pompidou, la Bibliothèque publique d’information déménage ses collections et activités. Après une fermeture de quelques mois, la Bpi sera relogée dans l’immeuble **Lumière, 40 avenue des Terroirs de France (Paris 12^e – métro Cour Saint-Émilion)**, jusqu’à son retour au Centre Pompidou en 2030.

Pendant la fermeture, certaines ressources sont toujours accessibles à distance et la programmation culturelle de la bibliothèque se poursuit hors les murs.

Infos sur www.bpi.fr/demenagement

Médiations

- **Cité des métiers** : Ateliers « Emploi et vie professionnelle »
 - **Centre Paris Anim’ Bessie-Smith** : Ateliers « Bons plans à Paris »
 - **Université Ouverte** : Ateliers numériques et permanence « Déclics informatiques »
 - **Café Kawaa** : Ateliers de conversation en langues étrangères
 - **Ground Control** : Ateliers Français Langue Étrangère
- Infos sur www.bpi.fr/programmation-horslesmurs

Bibliothèque publique d'information
Bâtiment Lumière, 40 avenue des Terroirs de France, 75012 Paris

Téléphone

01 44 78 12 75

Réouverture le 25 août 2025

Horaires

12 h-22 h tous les jours sauf le mardi

11 h-22 h les samedis, dimanches et jours fériés

Métro

Cour Saint-Émilien

Adresse postale

Bpi – 75197 Paris Cedex 04

Sites internet

bpi.fr

balises.bpi.fr

Directrice de la publication

Christine Carrier

Directrice de la Bibliothèque publique d'information

Rédacteur en chef

Samuel Belaud

Comité d'orientation. Équipe de rédaction

Hélène Becquembois, Agnès Belbezet, Anne Bléger, Anne-Françoise Blot, Marion Bonneau, Annie Brigant, Soizic Cadio, Clémentine Caillol, Marion Carrot, Fabienne Charraire, Ali Chihani, Olivia Cooper-Hadjian, Agnès Demé, Aude Erenberk, Émilie Fissier, Floriane Laurichesse, Fanny Le Corre, Xavier Loyant, Claude-Marin Herbert, Geneviève de Maupeou, Nathalie Nosny, Juliette Panossian, Emmanuèle Payen, Lena-Maria Perfettini, Zélie Perpignaa, Marine Planche, Maryline Vallez, Julie Védie, Florence Verdeille

Conception graphique et mise en page

Fleur Gibeau – Agence Elixir

Accessibilité numérique

William Bolze Évain – La Tribu

Impression

Imprimerie Vincent - 37 000 Tours

* SUR PAPIER ÉCOLOGIQUE ISSU DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT

Web

Plus d'articles sur balises.bpi.fr

Nos recommandations sur Facebook et Instagram
[@tu_vas_voir_ce_que_tu_vas_lire](https://www.instagram.com/tu_vas_voir_ce_que_tu_vas_lire)

Gratuit – ne peut être vendu

Couverture

Bpi / Claire Mineur, 2025

Illustration partiellement générée par IA

ISSN 2680-5146